

Joyeux Noël et bonne année 1986
chers lecteurs, chers sœurs et frères martinistes.

Tous mes meilleurs vœux de paix, de santé
et d'harmonie tout au long de cette nouvelle
année.

E. Lorenzo

Chers amis lecteurs, notre revue L'Initiation se porte bien,
permettez-moi très chères sœurs et très chers frères en cette nouvelle année
1986 de vous souhaiter tous mes meilleurs vœux de joie, de Paix et d'Amour
en notre Seigneur Jésus-Christ.

Y.F. Boisset

A nos fidèles lecteurs et amis, f'adresse les vœux
les plus sincères pour le nouvelle année - que le paix
et la joie résident en nos cœurs et dans nos esprits !
que le grand Architecte de l'univers protège tous ceux qui
nous sont chers et que l'année règne sur la terre !

Y.F. Boisset

L'Initiation

CAHIERS DE DOCUMENTATION
ESOTERIQUE TRADITIONNELLE
ORGANE OFFICIEL DE L'ORDRE MARTINISTE

Revue fondée en 1888 par PAPUS (D' Gérard ENCAUSSE)
Réveillée en 1953 par le D' Philippe ENCAUSSE

Directeur : Michel LEGER
Rédacteur en Chef : Yves-Fred BOISSET

SOMMAIRE

Editorial de MARCUS	145
Les Fêtes Liturgiques Chrétiennes, par Annie BENAMOU	148
Un Paradis Spirituel, par Henry BAC	157
Anthologie de J.B. Willermoz, présentée par R. AMADOU (suite à l'article du n° 3)	164
Christianisme et Franc-Maçonnerie, par un M.E.S.A.	172
Le Maître Philippe, par Robert DEPARIS	174
Michelet, par Philippe ENCAUSSE (sa première conférence)	181
A propos du dernier Ambelain, par Y.F. BOISSET	185
Les livres	188
Entre nous..., par E. LORENZO, Président de l'Ordre Martiniste	195
Sommaire et abonnement	199
Note de la Rédaction	page III de couverture
Vœux pour 1986 : E. LORENZO, M. LEGER, Y.F. BOISSET ..	page IV de couverture



**AMIS LECTEURS,
SI VOUS NE L'AVEZ DÉJÀ FAIT
N'attendez pas pour envoyer
le montant de l'abonnement annuel 1986**

(de Janvier à Décembre)

Merci !

Revue L'INITIATION

5, rue Victor Considérant, 75014 PARIS - FRANCE
Compte de Chèques Postaux : Paris 8-288-40 U

- Administrateur : Monsieur Jean BRETIN
9, rue du Cardinal-Lemoine - 75005 PARIS
- Rédacteur en chef adjoint : MARCUS.
- Secrétaire de rédaction : Jacqueline ENCAUSSE.

Dépositaire général :

Guy TREDANIEL, 76, rue Claude-Bernard, 75005 PARIS - Tél. 336-41-05.



Les opinions émises dans les articles que publie L'INITIATION doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et n'engagent que la responsabilité de ceux-ci. L'INITIATION ne répond pas des manuscrits communiqués. - Les manuscrits non utilisés ne sont pas rendus.



© Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

EDITORIAL

ÉVEIL A LA CRÉATION

« Si tu sens que tu dois aller contre tous les principes établis, si tu sens que tu dois aller contre toi pour trouver ce que tu cherches ou pour te trouver, VA et OSE. Et en toi le grand désir du Vivant renaîtra. Tu connaîtras la grande poussée du Vivant, l'immense pression de Dieu » (1).

Tel est le vœu majeur que je voulais adresser à chacun de vous, lecteurs, amis et frères, au seuil de la nouvelle année et que j'ai trouvé tout formulé dans un petit livre arrivé de Paris ce matin dans ma lointaine campagne.

*
**

Sur le chemin des doutes et des certitudes qui mène aux découvertes fondamentales de la vie humaine : vérité, beauté, justice, liberté, unité, il existe aujourd'hui deux habitudes, deux tendances qui agissent comme une sorte de réflexe : celle de croire a priori, de déléguer ou d'emprunter à d'autres, incarnés ou désincarnés, que l'on considère comme des autorités, le courage de réfléchir ou de décider pour nous sous prétexte d'humilité. On ne pratique dès lors pour s'éclairer, s'instruire et agir que les voies de l'obéissance à quelque gourou pour le pire, à celles de l'intuition non contrôlée pour le meilleur. A l'opposé on ne veut croire à rien : on soumet sa réflexion aux règles exclusives du matérialisme positiviste, on n'utilise que la raison mobilisant exclusivement l'intelligence cérébrale et technique qui ne veut aboutir à des concepts, discerner et choisir que par ses méthodes fixes.

Nous préférons une troisième voie, celle qui a suscité notre rassemblement, celle de ceux qui ne confondent pas la Tradition avec les habitudes, celle du cœur, qui met en jeu l'être entier pour écouter les suggestions du vivant ouvertes sur la transcendance. Nous avons la conviction que cette démarche est la bonne lorsqu'elle est consciente, libre et responsable. C'est celle de la conscienciation permanente, en collaboration avec les forces de l'Evolution créatrice, telluriques et cosmiques, car les deux intelligences ne sont pas de trop pour éprouver l'interdépendance des forces de l'Homme et du Cosmos qu'il faut vaincre ou s'allier dans la lutte quotidienne pour notre assomption commune.

A l'aube d'une année majeure dans la mutation en cours de toutes les cultures et de toutes les civilisations qui doivent trouver

(1) L'Esprit du Vivant - Jyan - Edition Arista.

leur équilibre dans une unité planétaire, nous formons ici le souhait de vous voir tous, lecteurs, amis et frères, rejoindre cette troisième voie. L'humanité est maintenant rentrée dans l'Ere de Conscience et nous pouvons — et devons — collaborer à la Christogénèse de notre Terre déjà décrite par Teilhard de Chardin, tenir toutes nos forces intellectuelles et spirituelles disponibles aux Saintes rencontres qui nous conduiront vers l'entrée du « Palais Fermé du Roy » où tout est Rythmes et Nombres en harmonie, Hommes et Cosmos, en un seul organisme vivant : la Conscience Divine, origine et fin de toute conscience, de toute énergie.

Au bout de l'universelle évolution — Co-création et Révélation continues — nous trouverons la plénitude du Christ annoncée par les prophètes bibliques. Elle se dessine déjà dans les mouvements du New-Age dont je vous ai, ici, par quatre fois entretenus. Il n'y a pas en nous de cloison entre l'Enfant du Ciel et l'Enfant de la Terre. Nous sommes. Notre foi, c'est leur synthèse intérieure, car la Connaissance et l'Amour font un dans l'Esprit. Pour nous l'Evolution, c'est l'UNI-VERS, l'Unité dynamique. L'unité des races humaines se fera par cette INITIATION et l'unité religieuse du monde, par la compréhension vivante du Verbe dont la doctrine fut exprimée par Jésus dans les Evangiles ; Jésus : Incarnation du Christ Cosmique, Verbe Créateur, Univers consciencialisé.

Répétons avec Teilhard :

« Je crois que l'Univers est une Evolution,
Je crois que l'Evolution va vers l'Esprit,
Je crois que l'Esprit dans l'homme s'achève en du Personnel
Je crois que le Personnel suprême est le Christ Universel ».

Un livre qui illustre cette voie vient de paraître — trop discrètement — il y a quelques mois : MUNI — *Récit d'une expérience d'intériorité* par Marie-Madeleine Davy (2), livre pudique dont l'étonnante sobriété du style n'a d'égale que sa richesse psychologique.

Muni veut dire en sanscrit : le renonçant, l'ascète. Ce prénom — donné au héros du livre par sa grand-mère, parisienne orientalisante, qui dût remplacer les parents séparés par la maladie de notre époque : le narcissisme égoïste qui est à l'esprit ce que le SIDA est à la chair — est tout un programme et l'histoire elle-même d'une actualité brûlante.

Je ne vous la raconterai pas parce que vous la découvrirez vous-même par la lecture que vous ne manquerez pas d'en faire lorsque vous connaîtrez les réponses que vous pouvez en attendre aux questions que vous vous posez :

- Comment faire une promenade dans les jardins de l'Amour.
- Comment les notions chrétiennes sont rejetées quand on les apparente trop étroitement à un système.
- Comment on peut prolonger la vie des fleurs en leur parlant, en leur souriant, en les aimant.

(2) Editions Retz.

— Combien l'amour est gratuit et combien en dernier ressort la véritable famille résulte d'un choix personnel.

— Comment « quand on ne peut pas aimer, il faut bénir » ; que la main est faite pour bénir mais qu'il est préférable de bénir avec son cœur, parce que bénir est une façon d'aimer.

— Que le mal signifie un désordre et résulte le plus souvent de l'ignorance.

— Comment les femmes peuvent banaliser les hommes.

— Combien les religions vécues au seul niveau psychique peuvent altérer l'intelligence.

— Quelles sont les ascèses bénéfiques et indispensables.

— La nécessité de l'intériorisation.

— Comment on peut retrouver dans la solitude et le silence les « Ondes de Joie » qui fraternisent avec l'état de liberté.

— Combien l'Orient traditionnel échappe à la géographie et se situe dans l'homme.

— Comment on peut, comme le héros du livre, saisir la réalité de la nouvelle naissance grâce à une expérience personnelle transformatrice en s'approchant de ce qui dépasse le psychisme : l'Esprit, capable de faire l'unité du sensible et de l'intelligible en les dépassant.

Bonne lecture !

MARCUS
le 26 décembre 1985

P.S. — A la suite de mon article d'octobre, j'ai reçu récemment de Madame Lucienne Julien, « Secrétaire Générale d'Honneur de la Société et des Etudes Cathares », une lettre assez protestataire concernant mon propos sur Déodat Roché. Je ne manquerai pas d'en communiquer le contenu aux lecteurs de *l'Initiation* dans notre prochain numéro, avec ma réponse.

LES FÊTES LITURGIQUES CHRÉTIENNES

INTRODUCTION

Le cycle de l'année liturgique nous ramène à Noël, à la naissance de Jésus. Il débute par la venue de l'enfant, puis l'Épiphanie du Logos, du Verbe Divin dans notre monde ; et l'Avènement s'achève dans le sacrifice de la mort et de la résurrection du Dieu-Homme.

Si l'iconographie et les fêtes représentent les événements historiques pendant une année, ce n'est pas pour ces événements eux-mêmes, mais plutôt pour leur contenu éternel ; ce qui était voilé s'est manifesté dans l'histoire, et chaque année il y a cette réapparition.

Car ce que le monde croyant reçut une fois pour sa délivrance et pour son salut, c'est ce qu'il transmet au monde futur, comme une fête pour toutes les générations. C'est donc aujourd'hui que le passé est mis pour nous au présent ; les écritures saintes nous montrent les événements de l'histoire qui sont pieusement célébrés chaque année. Tel est le but de la liturgie des fêtes dont la lecture des textes nous fait découvrir son intention de nous faire partager la mentalité des patriarches et des prophètes d'Israël qui aspiraient à la venue du Messie dans son double avènement de grâce et de gloire.

Étant privés du médiateur, les hymnes et les psaumes sont remplis du souvenir de la chute du premier homme, et de l'état misérable où se trouvait l'humanité avant la rédemption, car c'est en effet la volonté de Dieu que l'homme après sa chute subisse les conséquences de sa faute durant de longs siècles ; c'est pourquoi les patriarches et les prophètes réclamaient le sauveur promis en mettant tout leur espoir en Dieu.

Dieu exauça leurs prières. Il envoya l'Ange Gabriel à Marie pour demander sa collaboration au grand mystère de l'Incarnation. C'est en elle, que se résument toutes les espérances messianiques et la rédemption.

LA NATIVITE DE JESUS

Elle commence par la proclamation des anges : aujourd'hui, dans la cité de David un sauveur vous est né (Luc II : 11). Ce jour de la nativité tel que nous le célébrons aujourd'hui est authentiquement attesté pour la première fois dans les chronographes de Rome de l'année 354. Saint Jean Chrysostome le témoigne à Antioche en 388 et Saint Grégoire de Nysse à Constantinople en 389 de notre ère. Symboliquement cette date du 25 décembre correspond au solstice d'hiver, au moment où le soleil, arrivé dans le signe du Capricorne, au point le plus bas de sa course dans l'hémisphère austral commence

à remonter vers le nord, vers l'hémisphère de la lumière nous dit Saint Augustin.

Or, de tous les temps, le soleil a symbolisé le médiateur, déjà dans les premiers siècles de notre ère on trouvait encore dans la liturgie chrétienne les mots « Notre Seigneur le soleil » remplacés plus tard par « Notre Seigneur Jésus-Christ », « Soleil de Justice » encore cité de nos jours dans les ouvrages de théologie chrétienne. Les fêtes religieuses chrétiennes ont été établies en accord avec le passage du soleil, symbole du Logos à travers les signes du zodiaque. Jésus est né entre 747-749 date du recensement général ordonné par César-Auguste de Rome qui contraigna Joseph et Marie à se rendre de Nazareth à Bethléem.

Ainsi, la Vierge Marie met au monde l'Éternel, et la terre offre une grotte à l'Inaccessible. Cette grotte est déjà la préfiguration du tombeau au Golgotha, le même symbole se retrouve avec l'enfant enveloppé de langes ressemblant à des linges mortuaires. Sur beaucoup d'iconographies, on représente la crèche comme un sarcophage ouvert. Symboliquement, la grotte, la crèche, les langes sont les preuves de l'abnégation, et juste à côté de la crèche se trouvent le bœuf et l'âne accomplissant ainsi les prédications d'Isaïe I : 3 et d'Habakuk : III : 2. — « le bœuf connaît son possesseur, et l'âne la crèche de son maître » (Isaïe I:3) — Habakuk, voir version grecque. Bible des Septante III : 2.

Le bœuf et l'âne représentent l'humanité païenne. Grégoire de Nysse explique dans une homélie de Noël ceci : « Tu dois entendre par bœuf celui qui est sous le joug de la loi — par âne tu dois entendre, un animal qui est né pour porter des charges, qui est chargé du crime de l'idolâtrie — et c'est entre les deux qu'est situé l'enfant divin », qui de ce fait, fait du juif et du païen un homme nouveau, en levant à l'un, le lourd joug de la loi, à l'autre la charge de l'idolâtrie.

Puis, nous voyons arriver les bergers avec leurs animaux ; tous ces personnages autour de l'enfant et de sa mère représentent les règnes de la création qui participent à cet événement, c'est-à-dire le monde des anges, des hommes, des animaux, des plantes, des pierres, tout cela exprime de cette façon que le mystère de l'Incarnation est le début d'une délivrance pré-cosmique ; et, c'est ici, que Dieu nous révèle le mystère de sa volonté, dans la plénitude des temps, réunit tout ce qui est au ciel et sur la terre en un seul être, son fils unique. Toute la création trouve ici son accomplissement et son vrai sens, car tout a été créé en LUI et pour LUI.

Dans cette action de salut universel de Dieu, tout est compris. Après les « bergers », les Rois Mages qui guidés par l'étoile lumineuse (je dirai peut-être par un ange brillant de lumière) arrivent à la grotte chargés de présents, réalisant ainsi les paroles d'Isaïe : « Des Rois te verront et se prosterneront » Chap. 49 : 7.

Ces Rois, au nombre de trois et d'âges différents, représentent les trois âges humains. Mais pourquoi arrivent-ils en derniers ?

C'est aux bergers qu'est d'abord annoncé le miracle, et non aux sages et aux grands, pourquoi ?

La réponse se trouve dans les ouvrages de Saint Amboise avec l'explication suivante : « les bergers en tant qu'hommes rustiques et sans préjugés étaient, par leur cœur simple, les plus aptes à recevoir la bonne nouvelle et, ce sont aussi des hommes de bonne volonté.

Les Mages, hommes de sciences qui ont dû faire un long voyage, c'est-à-dire celui de la connaissance du relatif jusqu'à la connaissance de l'absolu, objet de leurs recherches, nous montrent également que tous les hommes, savants ou simples, riches ou pauvres, sont appelés au salut ainsi que les bergers, gens simples avec lesquels le monde supérieur entre immédiatement en contact au milieu de leur vie de tous les jours ».

Maintenant, tournons-nous vers l'astre de Jacob qui s'est levé au-dessus de la grotte.

Dans l'ancien testament, il est dit : « que les étoiles sont des êtres vivants qui obéissent aux volontés de Dieu, et les annoncent éventuellement. Or, cette Lumière Divine au-dessus de la grotte se propage en un faisceau de rayons lumineux ; ceci est déjà le prémice de la Pentecôte. Cette étoile est plus qu'une apparition cosmique, elle devient la messagère du monde Divin.

Ta naissance, « Christ notre Dieu », a fait resplendir dans le monde, la « Lumière » de l'intelligence. Ceux qui servaient les astres, c'est-à-dire les Mages, sont instruits par l'astre divin pour venir t'adorer.

Cette lumière de Noël comprend une période de quarante jours se terminant le deux février, le jour de la chandeleur « qui n'a rien de commun avec la consommation des crêpes » mais une grande fête chrétienne, celle de la purification que l'on oublie un peu trop. C'est le jour où le Christ-Jésus prend possession de son Temple de gloire auprès de son Père. Sur le plan physique, l'Enfant Divin est présenté au Temple par sa mère selon la Loi. Dans toutes les églises chrétiennes c'est la bénédiction des cierges que l'on remet à chaque fidèle en expliquant le symbolisme de la lampe du sanctuaire et des cierges bénits en ce jour et on apprend l'usage qu'il faut en faire au lit des mourants, dans les orages, et en toutes sortes de périls.

Après le deux février, la période de Noël est terminée, et le temps de Pâques, dans le sens le plus large du mot, s'ouvre pour nous recevoir.

Chacune des grandes divisions de l'année liturgique peut être considérée comme une fonction séparée et très différente, en tant que pouvoir et possibilités. Cela signifie qu'aussi longtemps que nous sommes plongés dans son atmosphère toutes ces périodes sont reliées entre elles et doivent se présenter chacune en son propre temps.

Ainsi, la période de Noël peut être comparée à la barre horizontale de la croix, c'est la ligne des valeurs célestes éternelles et d'une suite infinie de création, ligne d'éternel bonheur angélique et d'infinis progrès existentiels, et la barre verticale de la croix est la ligne de la transcendance de la souffrance et de la mortalité.

Ces deux lignes sont complémentaires et nous ne pouvons penser à l'une sans penser à l'autre.

A la base de la barre verticale nous avons la flamme du mystère qui est féconde en transcendance et, à son sommet l'image Divine. J'ai dit la flamme du mystère, mais nous pouvons l'appeler « Feu » dans le sens ordinaire du mot. Ce Feu doit pénétrer la personnalité de l'homme si nous voulons approcher le symbolisme du mystère de Pâques. Lorsque nous pouvons contempler la vision de la sainte Flamme du mystère, le chemin du carême se révèle à nous et nous avons la vision de la route que nous avons à parcourir jusqu'à ce que brille l'étoile de la résurrection, celle qui brille dans la profon-

deur de la totale transcendance du samedi saint, on peut dire dans les premiers instants de l'aube, dans la nuit du samedi de Pâques.

LE MYSTERE DE PAQUES - LE CAREME

Aussi pour nous préparer au mystère de Pâques, nous devons entrer dans une période importante, celle du carême qui commence avec le mercredi des cendres afin de recevoir sur le front une croix tracée avec les cendres des rameaux de l'année précédente qui ont du subir l'épreuve du feu pour cet usage. Ce symbole, pour nous rappeler que nous devons brûler en nous toutes les impuretés, accepter la patience, l'humilité et la mortification, l'oubli de soi, car c'est seulement quand on devient comme rien qu'on peut espérer réussir, alors le « Grand Œuvre » dans lequel toute la nature est incluse peut seulement être accompli lorsqu'on s'est rendu sans restriction à la sagesse infinie et qu'on ose se plonger dans l'abîme des ténèbres, c'est seulement dans cette profondeur que l'on peut contempler la lumière de la résurrection qui atteindra son éblouissante plénitude finale dans la fête de la Pentecôte.

Mais ce mercredi des cendres parle un langage symbolique, difficile à comprendre pour celui qui commence à donner un sens vivant à la roue des fêtes chrétiennes. Cependant, nous devons être à même de pénétrer toute chose de façon que, nous unissant nous-mêmes au sacrifice éternel du seigneur le jour du vendredi saint, nous puissions apporter toutes choses avec nous dans la gloire de la résurrection.

Dans la liturgie, la fête de Pâques se place au dimanche après la pleine lune qui suit l'équinoxe du printemps. On compte quatorze jours après cette lune de mars, à partir du vingt et un mars date de l'équinoxe.

Si la lune était pleine avant le 21, la lune pascale serait la suivante d'où un écart parfois d'un mois, c'est-à-dire que Pâques se célébrerait entre les dates extrêmes du 22 mars et du 25 avril.

La lune a toujours eu sa place dans les célébrations religieuses, symbole de la prolifération de la vie. La pleine lune, est le moment où cet astre de la nuit reflète aussi complètement que possible la lumière du soleil.

Mais revenons à la fête de Pâques avec le samedi saint dont les cérémonies sont étranges et compliquées, et qui ont leurs origines bien avant la fondation de la chrétienté et qui commence avec la bénédiction du « Feu » nouveau qui se pratiquait déjà à une époque très ancienne.

Ce samedi saint est en rapport aussi avec la « Lumière Nouvelle », celle du Christ représentée symboliquement par le « cierge pascal » et aussi par toutes les lumières allumées dans l'église.

La cérémonie se poursuit avec la purification des cinq grains d'encens qui seront introduits dans le cierge pascal formant une croix et dont le symbolisme représente un feu profondément caché, tel que la compassion du seigneur pour l'humanité toujours embrasée dans la profondeur de son âme, le cierge est alors béni avant d'être allumé.

Le cierge pascal représentera alors le Christ ressuscité et restera allumé jusqu'à la fête de l'Ascension. Toutes les cérémonies du

Samedi Saint ont pour objet un nouveau commencement, une nouvelle vie, le renouvellement de la « lumière » et du Feu.

Nous sommes tous attirés vers ce monde de lumière divine, à moins qu'elle ne s'abaisse jusqu'à nous par la grande fête de la Lumière de Noël lorsque, de la mère du monde, vierge céleste, la naissance de la Lumière a lieu. Toutes sortes de formes de lumière sont créées à Noël, lesquelles nous influencent durant l'ensemble de la plus longue période de Noël en se terminant la veille du mercredi des cendres.

Le Seigneur Christ est sans aucun doute le seigneur de Lumière, l'Homme-Dieu, l'Être glorieux emplissant nos mondes de sa gloire et de sa splendeur. Mais ce ne serait là qu'une vaine image s'il n'avait un tout autre aspect ; la fonction complémentaire de se sacrifier lui-même pour nous en se chargeant de nos péchés et en les effaçant avec son sang. Par cette fonction très réelle et importante, il libère le monde par l'acte de son sacrifice total et le soulève jusqu'à l'absolu. Sa gloire lumineuse est par conséquent secondaire, et sa souffrance est de la plus grande importance. C'est là une vérité que nous sommes enclins à oublier.

Dans les églises, il est représenté comme crucifié physiquement avec cinq plaies, ce sont des symboles représentant de grandes vérités intérieures : la plaie à son côté près de son cœur est due à notre égoïsme, à notre recherche de nous-mêmes, cause de tous les maux. Ensuite, il y a les quatre autres plaies, à ses mains et à ses pieds groupées deux par deux qui sont l'appétit de pouvoir et toutes les terribles actions dues à cette funeste passion et à la cruauté, les tourments infligés à un être conscient, à nos frères forment un groupe ; l'autre groupe est constitué par la sensualité et l'avidité. Mais par son sacrifice, il les efface avec le sang de sa vie, crucifié qu'il est sur l'humanité et sur l'ensemble de la création ici-bas.

Ainsi, il nous permet d'apercevoir nos vices et de prendre le temps de les transmuier en pouvoir créateur et en sagesse afin que finalement nous découvriions que dans cette merveilleuse dispensation il est une chose qui plus que toute autre est nécessaire pour nous, de prendre part à cet acte de charité libérateur et absoluire, car il appartient à l'homme le pouvoir de pardonner.

Déjà, pendant la période du carême, nous pouvons avoir une vision de la lumière de la résurrection de Pâques. Dans un ciel très profond, et encore éloigné, elle luit comme une étoile et lorsque nous approchons du jeudi saint, elle semble pâlir, et au vendredi saint elle disparaît tout à fait puis le samedi saint c'est l'aurore, l'étoile de la résurrection est encore à ce moment derrière l'horizon mais l'aube apparaît en une splendide lumière et, le matin de Pâques l'étoile flamboyante de pure lumière est là, plus imposante que jamais, stimulant dans l'homme au plus haut degré le sens de sa responsabilité. C'est une étoile au-dessus de nous, mais lorsque nous célébrons Pâques comme il convient, la gloire de cette étoile brille en toute chose dans la nature, en tout être, et en toute créature. C'est ainsi que nous pouvons dire « Oui, le Seigneur est ressuscité ».

Pâques, c'est le triomphe du Christ, le vainqueur de la mort, c'est l'événement central de toute l'histoire de l'humanité.

La Pâques du Christ ou son passage de la mort à la vie, et de la terre au ciel est, en effet, la victoire qu'il a remportée sur le démon et sur le monde.

Le Christ ressuscité opère dans les fidèles durant toute leur vie, et plus spécialement aux fêtes de Pâques, pour nous rendre participants à sa divinité.

Le cycle de Pâques devrait nous rappeler chaque année le souvenir de notre baptême, nous convaincre toujours de la grandeur et de la dignité de notre vie chrétienne.

La grande lumière de Pâques brille en toute chose dans la nature, en tout être, et en toute créature.

L'ASCENSION

Tout ce qui précède, ne détruit en rien l'historicité de Jésus, mais nous montre que les faits matériels de sa vie ont été mêlés et confondus avec ceux relevant du symbolisme solaire qui est universel.

C'est quarante jours après Pâques, quand le soleil est à mi-chemin vers l'apogée de sa puissance et au point le plus élevé de sa course que se place l'Ascension.

Le Christ a vaincu la mort, après l'épreuve succède le triomphe, jusqu'à ce que le but soit atteint s'élançant alors du sein des ténèbres. Il revoit et redevient la lumière. Il est à nouveau le fils inséparable du Père auquel il appartient, s'élevant vers la vie qui n'a point de fin, rayonnant de joie dans la certitude d'avoir bravé et vaincu la mort, assez fort désormais pour prêter à tout homme un secours infini, capable de répandre sa vie dans toute âme qui lutte. Il demeure encore quarante jours parmi ses disciples les préparant à suivre le sentier, puis sa vie terrestre terminée, il monte vers le Père. Il devient le maître triomphant, le trait d'union entre Dieu et l'Homme, et avec toute l'humanité.

L'Ascension est le couronnement de toute la vie de Jésus. Il fallait que le Christ prit possession du royaume des cieux, qu'il s'était acquis par ses souffrances et que, plaçant « notre fragile nature à la droite de la gloire de Dieu », il nous ouvrit la maison de son père pour nous permettre d'occuper un jour comme enfants de Dieu la place des anges déchus.

Vainqueur de Satan et du péché, Jésus entre au ciel. Ce jour-là, montrant à Dieu ses plaies glorieuses, Jésus commença son sacerdoce céleste.

Complément de toutes les fêtes du Christ, l'Ascension est le principe de notre sanctification. Il s'élève dans les cieux pour nous ouvrir les portes du ciel.

Cette fête liturgique se termine dans l'église par un rite symbolique, celui de l'extinction définitive du cierge pascal dont la lumière pendant ces quarante jours figurait la présence de Jésus au milieu de ses disciples.

LA PENTECOTE

Toute la période de Pâques à la Pentecôte ne formait autrefois qu'une seule grande fête qu'on appelait la « cinquantaine ». Pentecôte est d'ailleurs un mot grec qui signifie cinquante.

La résurrection, l'ascension et la pentecôte, appartiennent au

mystère pascal. « Pâques a été le commencement de la grâce, la Pentecôte en est le couronnement » dit Saint Augustin, puisque l'esprit saint y consomme l'œuvre accomplie par le Christ. Et l'ascension placée au centre de ce tryptique du temps pascal, réunit entre elles ces deux fêtes. Par sa résurrection, le Christ nous a rendu nos droits à la vie divine, à la pentecôte, il les applique à nos âmes en nous communiquant son « esprit vivificateur ». Le verbe incarné a fini sa mission extérieure auprès des hommes, le Saint Esprit va commencer la sienne qui doit s'étendre à toute la vie de l'église jusqu'à la fin des temps.

Le « Père, nous dit Saint Athanase, fait tout par le Verbe dans l'Esprit Saint ». Lorsque la toute puissance du Père s'est manifestée dans la création du monde, « l'Esprit de Dieu, dit la Genèse, se mouvait au-dessus des eaux » pour leur donner la fécondité. Lorsque la sagesse du Verbe nous est montrée, c'est encore à l'Esprit Saint qu'elle est rapportée. C'est lui qui a parlé par les prophètes. C'est sa vertu qui a couvert de son ombre la Vierge Marie et l'a rendue mère de Jésus. C'est lui enfin qui, sous la forme d'une colombe descendit sur le Christ lors de son baptême, le conduisit au désert, et le guida dans toute sa vie d'apostolat. Mais c'est surtout en remplissant les apôtres de lumière et de force au jour de la Pentecôte, que l'Esprit Saint inaugure l'empire qu'il va exercer sur les âmes.

La fête de la Pentecôte, nous fait célébrer la réalisation des promesses du sauveur à ses apôtres; Jésus leur avait dit: « Le Saint Esprit descendra sur vous, demeurez dans Jérusalem jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la force d'en haut. Ainsi, les apôtres se trouvaient réunis au Cénacle » avec leurs compagnons fidèles, les saintes femmes, et Marie mère de Jésus lorsque soudain, vers la troisième heure (9 h du matin) éclata un grand bruit comme un vent impétueux, puis apparurent des langues de feu qui vinrent se poser sur chacun des assistants et ils furent remplis du Saint Esprit et ils se mirent à parler d'autres langues selon ce que l'Esprit leur donnait de s'exprimer.

La Pentecôte n'est donc pas seulement l'anniversaire d'un événement du passé, c'est une réalité toujours vivante dans l'église et nous. Le Saint Esprit a été donné aux apôtres pour parfaire leur œuvre d'illumination et de sanctification commencée par le Christ. Il éclaire les intelligences, purifie les cœurs et donne la force de rendre témoignage au Christ. Cette œuvre, il la continue dans l'Église, le Saint Esprit assure au pape et aux évêques groupés autour de lui l'infaillibilité doctrinale de continuer la mission du sauveur. Le Saint Esprit est appelé « la rémission des péchés ».

A un certain point de vue, c'est le point culminant, le couronnement des six premiers mois de l'année ecclésiastique. Avec l'effusion du Saint-Esprit, il est incontestable que le grand drame-mystère de notre Seigneur Christ a atteint un sommet, une apothéose totale.

C'est l'énorme importance de l'effusion divine du Saint Esprit et de ses dons, de l'Esprit divin descendant sur l'homme avec ses pouvoirs, distribuant ses dons septuples dans le cœur des hommes, comme des graines de semence, de façon que chaque homme, chaque chose puisse s'élever, émerger, se hausser jusqu'aux glorieux sommets de sa destinée, réalisant ainsi le grand Œuvre Alchimique.

LES FÊTES DE NOTRE DAME

Trois fêtes concernent notre Dame :

— *Fête de l'Annonciation* de son enfantement neuf mois plus tard, le 25 décembre. Cette fête a lieu à l'équinoxe du printemps le 25 mars; c'est ce jour que le Verbe s'est fait chair, qu'il s'est uni à tout jamais à l'humanité de Jésus.

— *Fête de l'Assomption* le 15 août. Il y a deux mille ans, le soleil se trouvait dans la constellation du signe de la vierge vers le 22 août, et du fait de la proximité de l'astre du jour la constellation de la vierge se perdait et disparaissait dans la lumière solaire; le soleil donnant l'impression de l'attirer à lui; or, c'est à cette date que se célèbre l'Assomption ou l'enlèvement de la Vierge dans les cieux.

— *Fête de la Nativité* le 8 septembre. D'origine cosmique, c'est au moment où la constellation de la vierge se trouvait complètement cachée par la lumière du soleil pendant un certain temps qu'elle redevenait visible au 8 septembre. Et c'est au moment où les premières étoiles redevenaient visibles que l'on a placé la Nativité de la Vierge le 8 septembre.

LA FÊTE DE SAINT MICHEL

Toujours dans la liturgie, à l'équinoxe d'automne, nous avons la fête de saint Michel. Le nom de Michel signifie qui est comme Dieu. Le festival qui porte le nom du grand archange est un des plus grands et des plus importants de l'année liturgique, et nous rappelle le combat qui se livra au ciel entre « l'archange de Dieu qui mérita d'être placé à la tête de la milice céleste et le démon ». C'est à saint Michel qu'il convient de continuer la lutte pour délivrer de satan, tous ceux qui sont tombés en son pouvoir.

Il est l'équilibre des forces de la nature, une sorte de « balance » en lui. C'est la fusion de tous les éléments des trois grands moments de l'année: Noël, Pâques et Pentecôte. C'est une grande apothéose par le mélange, l'unification de la nature, de l'esprit et de la conscience.

Alors, dans un grand déploiement de pouvoir, de puissance, de gloire, la flamme de l'accomplissement se manifeste et ramène toute la création, toute l'émanation, toute la transcendance, en l'absolu d'où tout était venu.

LA FÊTE DE LA TOUSSAINT

La fête de la Toussaint, et celle des morts se célèbrent au commencement de novembre, le soleil étant alors entré depuis environ quarante jours dans l'hémisphère obscur. Peut-être la date de cette fête très ancienne a-t-elle été fixée à une époque, où l'équinoxe se trouvait au Scorpion.

Mais, d'un certain point de vue, l'année liturgique prend fin après le festival de saint Michel. C'est donc le temps du jugement, le temps

où les résultats, ou les échecs doivent apparaître. Mais il n'y a jamais eu de courroux de Dieu, ni une vengeance, ni une condamnation.

Avec un amour infini, la divine patience et divine compréhension est démontrée. Ceci implique, qu'en ces trois sombres mois, octobre, novembre et décembre, les puissances des ténèbres ont une chance particulière pour exercer leurs pouvoirs, mais aussi, que les puissances bénéfiques disposent de trois mois pour suppléer dans la mesure du possible aux déficiences, pour redresser les torts, et à amener les êtres aussi près que possible de la perfection car, si cette période de l'année est celle du jugement, c'est aussi celle des pouvoirs réparateurs, et protecteurs qui agissent en ces temps obscurs, vers les véritables saints que l'église commémore le premier novembre durant la plus sombre période de cette époque cruciale.

Durant ces sombres heures, l'étoile du Roi du monde, le Christ Jésus, Seigneur de compassion et de sagesse, est en mesure de guider, de réjouir l'esprit, le mental, et l'âme des hommes et des femmes vraiment saints qui, par leurs vies de sacrifices ont aidé à l'humanité à se libérer de ses chaînes.

Annie BENAMOU
Février 1984

Au nom de la direction et de la rédaction de notre revue, nous tenons à remercier Monique BIRON pour tout le travail qu'elle a su effectuer avec amour et dévouement.

Qu'elle soit à jamais assurée de notre fraternelle amitié !

Michel LEGER
Directeur

Yves-Fred BOISSET
Rédacteur en chef

UN PARADIS SPIRITUEL TOUJOURS PRÉSERVÉ

par Henry BAC

Le Mont Athos, la plus orientale des trois péninsules de la Chalcidique donnant sur la mer Egée, s'appelle aussi la Montagne Sainte.

La Vierge, accompagnée par Saint-Jean l'Évangéliste, cotoya la presqu'île pour rendre visite à Lazare à Chypre et, après une tempête, débarqua le long d'une côte du mont Athos. Elle admirait l'accueillant paysage, la beauté du site avec ses buissons toujours verts. Une voix céleste retentit :

« Que cet endroit soit le tien, qu'il devienne ton jardin, ton paradis et un paisible refuge pour tous ceux qui veulent leur salut. »

Ces paroles divines annonçaient une réalité.

Avant la naissance des futurs sanctuaires, l'architecte Dimocrate voulut bâtir, sur les ordres d'Alexandre-le-Grand, une ville à la gloire du conquérant. Il proposa de l'édifier sur le mont Athos.

« La montagne, dit-il, pourrait se tailler selon une forme humaine, ce qui ferait de la cité une merveille digne de votre puissance. »

« De quoi vivront les habitants ? » demanda Alexandre. « Je n'y ai pas pensé » répondit l'architecte. L'empereur se mit à rire et, abandonnant l'Athos, regarda vers l'Égypte et fit construire Alexandrie.

La nature de la Montagne Sainte resta préservée.

L'Athos, principal sommet de la presqu'île, a donné son nom à l'ensemble. Le terrain, à son début, comprend des petites plaines et des collines basses. Puis le relief devient escarpé jusqu'au sommet abrupt et dénudé dont l'impressionnante masse dépasse 2.000 mètres d'altitude.

La mythologie raconte que le mont Athos résulte d'une bataille entre Zeus et un géant. Homère le cite. Eschyle le qualifie d' « endroit où règne Zeus ».

Si son histoire d'abord reste obscure, elle devient très tôt un lieu idéal pour la contemplation et la méditation.

Sous l'influence de la croyance judaïque en un Dieu unique vers lequel s'adressent les prières, puis de l'enseignement de l'Évangile ainsi que de l'esprit de la philosophie grecque, se développèrent les conceptions d'une vie monastique.

Elle consiste à renoncer aux biens de ce monde en se fixant d'une façon définitive dans un lieu choisi en y menant une existence au cours de laquelle la virginité, l'absence de métaux précieux et l'obéissance demeurent la règle absolue.

Dès le VII^e siècle, des moines vivaient au mont Athos. Certains participent au concile de 843, convoqué par l'impératrice Theodora pour le rétablissement des Images Saintes, restauration de l'orthodoxie. Un chrysobulle de l'empereur Basile I^{er} en 885 réserve la Montagne Sainte pour les ascètes et interdit aux bergers et autres laïcs de circuler dans le « Jardin de la Vierge ».

Parmi les hommes pieux établis sur la presqu'île pour y mener une vie retirée du monde arriva le moine Athanase. Il appartenait à une riche famille de Trebizonde. Il étudia à Constantinople. Entré dans les ordres, il pouvait prétendre à une brillante carrière par ses hautes relations. Mais l'austérité de son âme l'inclina sur les chemins de l'Athos. Il y vécut en anachorète dans une caverne, puis, préparé par cette dure retraite, il fonda en 963, avec l'appui de l'empereur Nicéphore Phocas, le premier des importants monastères, la Grande Lavra, plus couramment appelée la Grande Laure. La règle, qui allait s'imposer à tous les couvents cenobitiques de la presqu'île, prescrivait une totale communauté pour les repas, le sommeil, les prières, et même les vêtements. Légumes, poissons, huile et pain noir constituaient la subsistance des moines qui ne devaient jamais consommer de viande. Le religieux Athanase, appelé désormais l'Athonite, mourut en l'an mil, écrasé sous l'effondrement d'une coupole dans l'église qu'il faisait construire.

Au X^e siècle, s'édifient deux grands monastères, Vatopedi et Iviron, ainsi que divers petits religieux.

Au XI^e siècle, de nouveaux couvents se trouvent fondés. Pourtant l'essor du monachisme doit souffrir de nombreuses incursions de pirates pillards et destructeurs. A la même époque, des familles de bergers tentèrent de s'installer, troublant la vie des moines. Il fallut qu'un chrysobulle de l'empereur Alexis rappelle l'interdiction d'entrer de tout être vivant du sexe féminin sur les terres de la Montagne Sainte.

Au XII^e siècle arrivent, auprès des Grecs, des orthodoxes de nationalités diverses, des Ibères, des Latins, des Serbes et des Russes.

Au XIII^e siècle, à l'époque des croisades, des seigneurs francs dominant, jusqu'en 1261, la presqu'île. Puis les Paleologue reprirent possession du trône de Byzance. A cette époque, des pressions s'exercent pour tenter de latiniser les moines. De terribles persécutions marquent cette période : destruction de maisons, assassinats des moines dirigeant les monastères de Vatopedi et Zographos. Après la mort de l'empereur Michel, l'attitude de son fils et successeur Andronic II permit de réparer bien des dégâts. Mais il fallut combattre les incursions de pirates catalans. Ils ravagèrent le mont Athos, brûlant des monastères en égorgeant des religieux. Ils repartirent emportant des trésors inestimables.

Aux temps plus paisibles du XV^e siècle, les communautés prospèrent et se développent. Des hommes pieux arrivent nombreux. La prise de Constantinople en 1453 par les Turcs marque l'asservissement de l'Athos à leur autorité.

Des bonnes relations s'établirent avec les sultans qui leur reconquirent la possession des monastères. Les habitants de la Montagne Sainte reçurent solennellement Selim I^{er} venu en visiteur.

Durant la domination turque, parfois fort dure par ses taxes et confiscations de biens, des protecteurs et bienfaiteurs du Mont Athos

se manifestèrent dans tous les pays de religion orthodoxe. Les intellectuels formés dans ses monastères permirent à la nation grecque asservie de garder ses traditions et de renforcer sa foi.

Depuis 1830, la Montagne Sainte se trouve définitivement libérée du joug des Turcs. Bien que ses habitants se déclarent retirés du monde, l'Athos attira l'attention des puissances extérieures.

Le Vatican essaya, sans succès, d'y exercer son influence.

La Russie, en revanche, y marqua sa prépondérance de 1830 à 1890. En 1913, la conférence de Londres affirma l'indépendance et la neutralité de la Montagne Sainte.

De nos jours, la presqu'île fait officiellement partie de la Grèce, tout en conservant une large autonomie. Elle demeure administrée par vingt personnages, représentant un monastère chacun et possédant les attributions financières et l'exercice de la justice. Ils forment la Sainte Communauté, ayant son siège à Karyes, principale agglomération.

Toujours en vigueur, la bulle de 1060 de Constantin Monomaque spécifie notamment l'interdiction d'accès du Mont Athos à « toute femme, à toute femelle, à tout enfant, à tout eunuque, à tout visage lisse ».

A notre époque où les envies de voyage et de visite de terres inconnues s'intensifient, l'abord de la Montagne Sainte nécessite des formalités indispensables. Seuls les hommes de plus de 21 ans, aux cheveux bien coupés, dont la nuque apparaît découverte, peuvent présenter leur candidature. Les étrangers doivent demander une lettre d'introduction à leur ambassade à Athènes ou à leur consulat à Salonique. Ce document sera ensuite déposé au ministère des Affaires étrangères ou au bureau des affaires politiques de la Grèce du Nord à Salonique. Après réception d'un avis favorable, le candidat devra obtenir de la police des étrangers un laissez-passer permettant de rester trois jours au maximum au Mont Athos.

Il convient aussi de tenir compte de l'accès limité à huit étrangers par jour.

Quand on arrive de Salonique, à destination du port d'Ouranopoli, l'étrange silhouette de la Montagne se découpe dans la brume de la mer. Après leur descente sur la presqu'île, les visiteurs montent sur une petite vedette pour débarquer à Daphni, où ils doivent abandonner leur laissez-passer pour obtenir à Karyes l'indispensable permis de séjour. Sur la route, bordée de lauriers blancs ou roses, montant de Daphni à Karyes, des prairies, sans vaches, s'étendent.

A l'arrivée, les étrangers, récompensés par la remise de leur permis de séjour, peuvent loger dans une auberge rustique tenue par des moines. Mais, ils ont la faculté, avant le coucher du soleil, de trouver asile dans un monastère. L'hospitalité la plus généreuse permise par la règle leur sera offerte. Si le visiteur est un notable, il entendra sonner, à son arrivée, les cloches ou les simandres, ces longues barres de bois ou de fer que l'on frappe d'un maillet pour appeler les fidèles à l'office. En raison de la simplicité de l'ordinaire des moines, l'étranger avisé apporte avec lui quelques provisions, précaution utile pour les Occidentaux, peu habitués à la frugalité monastique. Il n'y a dans la presqu'île ni vaches, ni chèvres, ni poules.

Karyes constitue l'agglomération principale et le centre administratif. Une grande rue la traverse, bordée par quelques échoppes

tenues par des moines. Dans cette rue, les visiteurs doivent garder une tenue correcte et ne pas oublier l'interdiction de fumer. L'église de Karyes, construite avant l'arrivée d'Athanase, rénovée au XII^e siècle, possède dans son sanctuaire l'icone miraculeuse de la Vierge qui protège le pays.

Les heures de la journée se comptent, au Mont Athos, d'après l'horaire byzantin, qui se modifie suivant la saison.

Aussi est-il toujours 0 heure au coucher du soleil.

Pour les moines, la journée se répartit en trois périodes de huit heures, l'une pour la prière, une autre pour le travail, la dernière pour le repos. Ils honorent surtout la Theodoros, la mère de Dieu, considérée comme la seule reine de la presqu'île.

Ils exercent tous les travaux, les uns aux champs, d'autres dans les diverses fonctions utiles. Certains s'adonnent aux arts, notamment à la peinture sur bois. La frugalité demeure aussi stricte qu'au temps d'Athanase dans les monastères cenobitiques, les plus nombreux. Mais, il existe, depuis le XVII^e siècle, des monastères idiorrythmes où la règle moins sévère permet aux religieux une certaine individualité dans l'existence, la disposition de ressources personnelles et même la consommation de la viande.

Les moines ne vivent pas tous dans les vingt grands monastères.

Certains se groupent dans leurs dépendances situées sur les hauteurs, avec leur église particulière.

Il existe, en dehors de ces centres, des gyrovagues, pauvres moines mendiants ou vagabonds, de serabaites vivant à deux ou trois dans des maisons isolées, priant dans leur chapelle indépendante, enfin des anachorètes qui méditent dans des cellules ou parfois dans des grottes presque inaccessibles.

Les monastères se trouvent moins éloignés des côtes que les skïtes. On y accède par des sentiers muletiers. Ils disposent d'un esquif et possèdent un petit port.

Pour les amateurs d'art, le mont Athos constitue un véritable musée d'esthétique byzantine. Dans les couvents, le visiteur reste ébloui par la multitude d'œuvres de qualité inspirées par l'Orient. Les monastères recèlent des trésors : reliquaires, icônes portatives, objets précieux du culte parfois difficiles à contempler. Les moines les considèrent comme servant à l'exercice de la religion et ne les montrent souvent qu'avec réticence.

Byzance exerçait toujours son influence sur les artistes et, quand Constantinople succomba en 1453 sous les attaques des Turcs, une foule de peintres, de sculpteurs et d'architectes trouva refuge au mont Athos. Deux écoles se succédèrent : la macédonienne adaptant le décor pictural à la disposition architecturale et la crétoise inspirée surtout par les icônes.

La piété comme la foi des empereurs byzantins et des princes orthodoxes accumulèrent dans le mont Athos des trésors inestimables.

Il faudrait bien du temps pour inventorier ou même simplement découvrir toutes les richesses contenues dans les divers bâtiments occupés par les religieux. Chaque monastère recèle des merveilles en affirmant son originalité.

Celui de la Grande Lavra, le plus ancien, le plus grand, le plus

beau, se dresse sur un plateau rocheux au bout de la péninsule d'où descendent doucement vers la mer des petites collines verdoyantes. Il faut quatre heures de marche pour l'atteindre.

Il a l'ampleur d'un bourg fortifié. On y pénètre par une triple porte. Les fresques de son église, plus encore celles de son réfectoire et de sa chapelle Saint-Nicolas, évoquent de multiples scènes de l'histoire sainte. Son trésor, placé dans un bâtiment indépendant, derrière l'église, contient d'antiques reliquaires et, parmi une foule d'objets précieux, la couronne et le manteau de l'empereur Nicéphore Phocas. On trouve, là aussi, la bibliothèque avec 2.046 manuscrits dont 470 parchemins et 50 rouleaux.

Une autre section de la bibliothèque comprend plus de dix mille livres anciens, parmi lesquels de nombreux incunables.

De quoi faire rêver tous les bibliophiles !

Les moines de la Grande Lavra ne mènent pas la vie des cénobites. Ils gardent une certaine indépendance personnelle et leur régime alimentaire s'éloigne de la frugalité.

Au monastère de Zographou, la règle stricte des cénobites s'impose. Toute la vie religieuse se passe en commun. Les repas ne sauraient satisfaire les épicuriens et la viande reste toujours défendue.

Trois frères, Moïse, Aaron et Jean le fondèrent. En désaccord sur le nom à lui donner, ils décidèrent de s'enfermer dans l'église, d'y déposer une plaquette de bois et de méditer pour qu'un miracle s'accomplisse. Après de longues prières, entrecoupées de genuflexions, ils vinrent constater la peinture d'une image de Saint-Georges sur le bois. Ils consacrèrent à ce Saint le monastère et lui donnèrent le nom de Zographou, mot grec signifiant peintre. Il y a 300 ans, les moines y travaillant, à l'exception de quelques serbes ou grecs, étaient bulgares. On chantait en grec et en bulgare. De nos jours, il n'y reste plus que des orthodoxes bulgares, fidèles à leurs anciennes traditions.

Enfoncé dans les forêts, ce monastère se dresse avec ses arcades superposées, son église, sa tour, zébrés comme ses autres bâtiments de rouge et de blanc. Parmi les objets précieux figurent deux grandes icônes portatives de Saint-Georges. Celle de droite, miraculeuse selon la légende, ne résulte pas de la main de l'homme : on raconte qu'un évêque incrédule y posa le doigt. On voit maintenant, collé sur l'image sainte, un doigt y demeurant fixé. La seconde icône, sans susciter de légende, offre un réel intérêt artistique. Deux autres icônes importantes, représentant la Mère de Dieu, méritent l'admiration.

Le Monastère de Vatopedi semble une ville fortifiée avec ses toits de schiste moussu entre lesquels éclate le rouge sombre de son église. Elle occupe un beau site surplombant une admirable baie. Elle conserve des mosaïques de l'époque byzantine, les seules du Mont Athos. Il y a, entre ses murs, de nombreuses chapelles, un trésor en objets précieux, et, parmi ces icônes, une en mosaïque et une en agathe.

Le monastère Saint-Paul, en un décor dantesque, semble accroché à la montagne. Lors de la prise de Constantinople, les Turcs remirent à la mère du sultan, restée, chrétienne, des fragments des présents des trois Mages. Elle voulut les transporter en personne au monastère de Saint-Paul avec d'autres objets. La légende dit

qu'elle tenta de rejoindre le couvent. Mais une voix divine retentit lui ordonnant de ne pas rester dans la presqu'île et lui rappelant que seule la Vierge règne sur le Mont Athos. Le monastère Saint-Paul, avec sa grande église aux murs de marbre, possède douze chapelles.

Le monastère à sept étages Simonos Petra se dresse au sommet d'un rocher vertigineux auquel un bizarre pont à trois rangs d'arches superposées donne accès. Edifice le plus audacieux de la Montagne Sainte, il domine de son imposante majesté la mer. Il comprend une église et quatre chapelles.

Ceux qui connaissent bien la région pourront, avec raison, me reprocher de ne pas mentionner les autres monastères et les multiples centres de piété ainsi que les merveilles accumulées. Mais je n'écris pas un livre et, dans une revue, tout rédacteur doit se limiter à un nombre de pages.

En général, malgré la diversité des monastères, chaque centre religieux dépend d'un plan fixe. D'abord le noyau, l'église, isolée au milieu de la cour principale, cruciforme, avec ses nombreuses coupes. Une tour crénelée renferme le clocher et la bibliothèque. Il y a des fenêtres encorbellées à la mode turque. Des balcons dominent la façade. Dans la cour existe toujours la fontaine, le puits sacré.

Certes les guerres, les pirates, la vétusté n'épargnèrent pas les constructions. Mais la foi et l'effort continu des hommes pieux permirent le développement de la vie monastique du Mont Athos.

A l'époque actuelle, les formalités d'accès à la Montagne Sainte et les marches, souvent harassantes, pour atteindre certains monastères, évitent à la presqu'île les ravages de la pollution touristique et toute atteinte à la pureté de ses lieux privilégiés.

Le Mont Athos, d'une importance primordiale pour la tradition grecque, est un berceau pour les fervents d'évocations orthodoxes et culturelles.

Depuis plus de mille ans, des moines travaillent avec patience, en parfaite sérénité, à la conservation d'un dépôt sacré, sachant recueillir l'héritage de leur église et le mettre à l'écart des hérésies.

Continuant, à travers les siècles, à se placer sous la protection de leur reine, la Mère de Dieu, ils parvinrent à se maintenir dans le droit fil de la tradition.

Pour le visiteur qui, en dépit des obstacles, arrive à comprendre l'existence menée par les communautés de cette Montagne Sainte, la vie semble s'écouler comme au temps des empereurs Commènes.

De nos jours, alors que les Pyramides d'Égypte, seules survivances des sept merveilles du monde, contemplent la ruée des clients de voyages organisés se faisant photographier à l'extrémité d'une piste en ciment, que le Saint-Sépulcre se dégrade, envahi par une foule d'une piété le plus souvent absente, que Venise, haut-lieu de la beauté, la Sérénissime, s'enfoncé avec une douceur inexorable, dans sa mort, proclamée bien avant Thomas Mann, le Mont Athos resplendit avec son jardin mystique inaccessible au vulgaire.

Le pèlerin, l'érudit, l'étudiant, le chercheur ou même le plus simple des hommes, s'il est ami du bien, éprouvera, en ce paradis spirituel inviolé, au sein d'une nature attrayante, une empreinte inoubliable.

Il aura retrouvé, au milieu des buissons verts, dans le silence de la montagne, l'état angélique maintenu par ces moines qui semblent avancer, par une antique ascèse, vers l'éternité bienheureuse.

Le Mont Athos reste une demeure de l'âme.

Henry BAC

AMIS LECTEURS,
Votre abonnement 1985 est terminé avec ce numéro
N'attendez pas S.V.P. pour envoyer le montant
de votre réabonnement 1986. Merci !

(Revue l'INITIATION)
5, rue Victor-Considerant — 75014 PARIS

- Chèque bancaire
- ou Virement postal au numéro de C.C.P. : 8288-40 U PARIS

ANTHOLOGIE de Jean-Baptiste WILLERMOZ

préparée et présentée par Robert AMADOU

(suite de l'article paru dans le n° 3)



J.-B. WILLERMOZ VIEUX ?

(Portrait inédit, en taille-douce (fonds L.A.), identifié d'après une tradition familiale digne de considération.)

VOCATION D'UNE LOGE RECTIFIÉE

Mes très chers frères,

Une cérémonie auguste vient de consacrer ce temple destiné aux travaux symboliques de la maçonnerie du Régime rectifié ; et la vraie lumière y brille pour la première fois ! Puissent les ouvriers qui viendront la contempler n'y apporter que des cœurs mus et dirigés par toutes les vertus que le vrai maçon ne doit jamais cesser de mettre en pratique, s'il veut se rendre digne d'en soutenir l'éclat et susceptible d'être éclairé par quelques-uns de ces rayons dont le Grand Architecte de l'Univers daigne favoriser l'homme de bonne volonté, enfin légitimer pour lui le titre de vrai maçon. Que la pureté de nos actions rende ce feu inextinguible, mes chers frères. Conservons-le dans nos loges particulières, pour qu'il y actionne notre intelligence. Quand il cessera de briller dans ce temple, quelque épais que soit le voile qui couvre les grandes vérités cachées sous les emblèmes maçonniques, il peut être levé par la pureté de nos désirs et par la constance de nos recherches. Pour apprendre à bien diriger ces moyens, mes chers frères, rassemblons-nous souvent dans cet atelier pour nous y pénétrer de la nécessité de vaincre nos passions, de surmonter nos préjugés, et de soumettre notre volonté ; méfions-nous de ces trop puissants et bien dangereux guides, quand il nous écartent de la seule vraie route que nous a tracée Celui qui est la voie, la vérité et la vie.

Frères apprentis du Régime rectifié, je dois vous rappeler que l'Ordre vous a donné pour meuble le livre de la Bible, pour y méditer la loi ; il a voulu vous apprendre par là qu'il y en avait une pour le maçon, vous indiquer quelle elle est, et vous apprendre aussi qu'il ne vous croira de dignes apprentis que quand vous vous serez appliqués à cette étude importante, et que vos actions y seront conformes.

Vous, frères compagnons du même régime, à qui le maillet a aussi été donné comme meuble pour votre travail, regardez-le comme l'emblème du pouvoir ou de la force que vous devez avoir acquis, pour diriger votre volonté, par le travail que vous avez dû faire dans le premier grade, et que c'est pour cela que l'on vous a annoncé que vous pourriez être aidé par les maîtres, mais que ce secours, quelque utile qu'il fût pour vous, ne vous dispensait point de l'ouvrage que vous deviez personnellement faire.

Vous, mes chers frères qui avez été reçus au grade de maître, troisième et dernier de ceux symboliques du Régime rectifié, le compas vous a été confié pour tracer des dessins qui puissent servir de modèles à vos frères des classes inférieures, je ne me permettrai aucune des applications que je pourrais faire sur ce que cet emblème représente ; vous êtes maîtres, mes chers frères, et cette dénomination, si bien méritée par chacun de vous, n'impose à la place que j'occupe aujourd'hui que le devoir satisfaisant et doux de vous imiter.

Très chers frères en tous grades, qui composez la respectable loge de la Bienfaisance, redoublons de zèle et d'assiduité aux travaux

symboliques qui nous rassembleront dans ce temple, et que leur régularité fasse connaître leur sublimité.

La bienfaisance étant le but ostensible du régime auquel nous avons le bonheur d'être réunis, exerçons-la, mes très chers frères, par tous les moyens que le Grand Architecte de l'Univers a bien voulu nous accorder. Que le plaisir de soulager les malheureux soit tous les jours pour nous une consolation à la peine que le cœur du vrai maçon éprouve, en ne pouvant les secourir tous.

Respectable député maître, tels sont les désirs sincères de tous les frères qui composent la respectable loge de la Bienfaisance ; si la place qu'elle a bien voulu me confier me rend en ce moment son interprète auprès de vous, veuillez, respectable député maître être le nôtre auprès de la Regence écossaise, et lui rendre compte de l'esprit qui nous anime tous. Nous sommes bien flattés que le travail de ce jour se fasse sous les yeux de son député maître.

Vénérables maîtres et vous très chers frères visiteurs qui, travaillant sous leurs sages maillets, avez bien voulu vous rendre à l'invitation fraternelle que la respectable loge de la Bienfaisance s'est empressé de vous faire pour assister aujourd'hui à ses importants travaux, croyez qu'ils lui paraîtront bien plus intéressants encore, quand vous nous procurerez le vrai plaisir de vous les voir partager.

Ne prenant tous la truelle, vénérables maîtres et très chers frères visiteurs, que pour la gloire du seul Grand Architecte de l'Univers, sujets du même monarque et du meilleur de tous les rois, nos ateliers se trouvant réunis au même orient, que des rapports aussi puissants cimentent entre nous une union fraternelle et à jamais durable que la différence des régimes ne puisse point troubler.

Voilà, vénérables maîtres et très chers frères visiteurs, le vœu sincère de la loge de la Bienfaisance : il m'est bien doux d'être en ce moment auprès de vous le faible interprète de ses sentiments.

(Lyon, le 4 juillet 1784, inédit (fonds L.A.)



ERRATUM

Dans la présentation de J.-B. Willermoz, parue dans le précédent numéro, il faut lire, page 100, lignes 1-3 du texte : son père né (...) et venu...

COMMENT UNE LOGE FONCTIONNE

Comme chaque loge réunie est un membre distinct du corps général maçonnique, dont le directoire est la tête et que l'activité de celui-ci est d'autant plus régulière, parfaite et utile que la totalité de ses membres est plus saine ; de même aussi chaque loge particulière peut être considérée comme un corps animé particulier, dont le vénérable maître est la tête, les surveillants en sont les mains, l'orateur en est le cœur, et les autres en sont aussi d'autres parties essentielles, toutes nécessaires. Car, dans le corps animé, indépendamment des membres apparents et indispensables pour se mouvoir et manifester son action, il s'y trouve aussi des viscères principaux, moins apparents mais organisés pour l'entretien de sa vie ; de telle manière que, si un de ces viscères est attaqué d'une grande maladie, il rend l'action générale du corps languissante et, s'il vient à périr, il amène bientôt la perte du corps. Gardez-vous donc, mes chers frères, de considérer aucune des neuf fonctions de la loge comme peu importante, et de mettre aucune négligence dans vos choix pour les remplir. Celui qui, dirigé par une simple convenance locale ou par une affection particulière pour un ami, donnerait son suffrage pour aucune des neuf places à un esprit léger ou insouciant qui n'aurait pas fourni ses preuves d'attachement aux vrais principes de l'Ordre, attaque, autant qu'il est en lui, l'unité d'action, la santé du corps et prépare sa ruine, tandis qu'il ne devrait jamais se diriger que par les besoins réels de la loge. De même aussi, celui qui, aspirant à de plus hautes places, se montrerait mécontent de celle qui lui est assignée dans la seconde classe, n'aurait aucune idée vraie de la maçonnerie, et se montrerait peu propre à parvenir jamais à en connaître le but.

Le vénérable et les deux surveillants forment ensemble une unité ternaire qui doit diriger l'action générale ; il faut donc qu'il y ait en eux assez de connaissances pour sentir la sublimité de l'image qu'ils représentent ; chargés de répandre la lumière à l'orient et à l'occident, quelle lumière répandront-ils s'ils ne l'ont puisée dans sa source ?

Le devoir de l'orateur est de donner de l'âme et de la vie aux instructions morales de chaque grade et d'y puiser le texte de ses discours particuliers. Ils ne doivent pas être fréquents, mais réservés pour des assemblées solennelles ou autres circonstances particulières ; ils doivent être communiqués d'avance au vénérable maître et à quelques autres frères de hauts grades, s'il y en a, avec la docilité convenable pour leur avis. Dans ces discours, il doit viser plutôt à remuer le cœur de ses frères, à réveiller leur attention et à exciter en eux des désirs louables, qu'à briller par les éclairs de l'esprit ; il leur développera la morale maçonnique qui, étant fondée sur la morale chrétienne, est utile à tous, mais les temples maçonniques étant ouverts à toutes les communions chrétiennes, il se gardera bien de traiter aucun des points sur lesquels les opinions sont divisées entre elles, la charité fraternelle le lui interdit et l'ordre le lui défend ; car il doit savoir que les règlements généraux proscrivent toute discussion sur matière religieuse ou politique en loge, et tout ce qui peut en provoquer. Il fera remarquer en passant

le but de quelques symboles et emblèmes, mais il ne donnera point les développements d'aucun, car ces développements doivent être le fruit du travail particulier que chaque frère doit faire pour soi, parce que l'intelligence ne retient et ne conserve que ce qu'elle a acquis par sa propre peine. Si l'orateur faisait lui seul le travail des autres il détruirait la matière de leur examen pour les grades subséquents et, au lieu de les avancer, ils les retarderait, parce que ce qu'il aurait dit ne se conserverait tout au plus que dans leur mémoire et resterait sans fruit. Enfin, il doit répandre sur toutes les classes de la loge une instruction graduelle et proportionnée aux besoins de chacune, et s'il dit trop, il est imprudent ; s'il touche dans une classe ce qui en concerne une supérieure, il est indiscret, téméraire et manque à ses engagements. C'est pour prévenir ou arrêter ces abus que les règlements généraux recommandent que les discours des orateurs soient de temps en temps communiqués au directoire, afin qu'il puisse s'assurer s'ils se tiennent dans la juste mesure, ou s'ils l'ont outrepassée ; mais où apprendront-ils à connaître cette juste mesure si nécessaire dans leurs fonctions, s'ils n'ont acquis dans les hautes classes de l'ordre un fond de connaissances qui la leur donnent ?

Que vous dirai-je des cinq autres officiers ? Leurs devoirs vous sont assez connus ; mais leurs fonctions sont aussi des emblèmes dont le sens intérieur ne se développe qu'avec le temps, car dans la maçonnerie tout est emblème.

Le secrétaire, décoré de la plume, rend permanents tous les actes de l'union ; son protocole, ou régime, est une proclamation universelle des réceptions et des promotions de tous ceux qui ont fourni leurs preuves d'O. et qui ont soutenu courageusement les épreuves, ce qui les rend ineffaçables.

Le maître des cérémonies, régulateur du cérémonial et conservateur des anciens rites, vous fait comprendre combien les formes sont nécessaires pour rendre sensibles les actes de l'intelligence, et combien on devient répréhensible quand on néglige les formes maçonniques.

Le trésorier, dont la clef qui le décore annonce qu'il est dépositaire du trésor et de la confiance de la loge, doit se tenir en état de payer avec discernement le salaire des ouvriers et de les renvoyer contents ; mais ce n'est qu'en approfondissant les mystères de l'O. qu'il peut se procurer la monnaie propre à les contenter.

L'élémosinaire chargé de recueillir les dons, les offrandes des frères, et de les dispenser avec sagesse, doit espérer la récompense des sages dispensateurs et ne pas oublier qu'on donne à celui qui a déjà, et que souvent on ôte à celui qui n'a pas.

L'économe : qu'il ait toujours présent à l'esprit celle qui est promise au serviteur fidèle, et qu'il craigne le sort, s'il néglige son devoir, de celui qui a enfoui dans la terre le talent qui lui avait été confié pour le faire valoir.

(A Achard, du 22 prairial an XII, inédit
(B.M.L. 5456, pièce 5, pp. 3-6)

CHEVALIER DE LA CITÉ SAINTE ET CHEVALIER DU TEMPLE

La différence essentielle du nouveau rituel de Bourgogne avec celui qui est proposé pour l'Auvergne consiste en ceci, savoir : que le rituel de Bourgogne conserve des rapports très immédiats avec l'ordre du Temple, ce qui est indiqué par ces expressions : *De nos ancêtres, Nos prédécesseurs*, et plusieurs autres passages qui sont en contradiction évidente avec l'acte de renonciation fait à W-bad [sc. au convent de Wilhelmsbad, 1782]. Notre plan, au contraire, présentera un ordre de chevaliers maçons sous la dénomination de l'ordre bienfaisant des chevaliers de la C.S. [sc. Cité sainte], lequel remonte immédiatement aux fondateurs mêmes de l'o. du T., N.P. & G. St. O. [sc. notre puissant et grand Saint Ordre], avec les 7 autres, et remonte par ceux-là à l'ordre antique de la vraie chevalerie instructive, scientifique et religieuse des premiers siècles du christianisme, de sorte que nos rapports de filiation avec l'ord. du T. ne seront maintenus qu'avec la portion de cet ordre qui avait participé successivement à la continuation du but primitif, religieux et scientifique de sa fondation, lorsqu'ils n'étaient que chev^{rs} de la Cité sainte, et nous ne conserverons aucun rapport direct avec la portion de ce même ordre qui, sous le titre de T., a acquis des possessions et des richesses, laquelle a été éteinte au lieu que l'autre n'est et n'a pu être éteinte par aucune puissance terrestre ; cette branche éteinte n'était qu'une branche collatérale de la nôtre, nous avons cheminé pendant les siècles de son existence à côté d'elle sous les mêmes formes extérieures, couleurs et drapeaux, mais nous en qualité de chevaliers maçons ou de la Cité sainte, nous ne descendons pas de celle-là qui est tout à fait nulle pour nous. Enfin, descendant originairement des mêmes pères ou fondateurs, nous sommes les cousins de la branche éteinte, mais non pas ses frères, et encore moins ses descendants.

Notre ancien rituel de chevalier était tout à fait arbitraire, il avait été créé à plaisir sous le règne du F. *Ab Ense* [sc. K.G. von Hund] et on n'en trouve aucun modèle dans les anciens rituels d'aucun ordre de chevalerie ; il convient donc de ne pas perpétuer plus longtemps cet abus et de le rétablir dans sa forme antique, modifiée aux circonstances du temps présent. Il est notoire que c'est l'empereur Constantin qui a créé le premier ordre de chevalerie chrétienne. C'est donc le rituel des cérémonies de réception qui fut employé par cet empereur, et qui a été à peu près observé le même dans tous les ordres équestres postérieurs, et même chez ceux qui existent encore aujourd'hui, qui doit servir de bases au nôtre en supprimant beaucoup de formules religieuses, et en modifiant celles qu'il est nécessaire de conserver, de manière qu'elles puissent convenir à toutes les différentes communions de la religion chrétienne.

(Lettre de J.B.W. en date du 13 décembre 1783, inédit
(fonds L.A.)

LE SECRET DU SAINT ORDRE

Vous avez désiré longtemps, mon cher frère, de dévoiler le vrai sens des emblèmes et des allégories maçonniques, mais jamais vous n'auriez pu les pénétrer avant de connaître l'histoire de l'homme même, de l'univers et des êtres qui y sont renfermés. Nous avons pris sur nous de vous développer ces vérités primitives. Alors, par un simple examen du temple de Salomon et des grades maçonniques, vous avez aperçu sans effort qu'ils n'avaient point d'autre but que cette science sublime. Cependant, vous seriez bien peu avancé si ces instructions étaient stériles pour vous et si elles n'ouvraient une carrière immense à vos recherches. Mais surtout nous ne pourrions retenir nos regrets si nous nous apercevions qu'ayant attaché un plus grand prix aux idées chimériques que vous aviez pu vous former par la science, vous vinssiez à regarder votre attente comme trompée par les choses que nous venons de vous confier ; ce serait pour nous une preuve trop évidente des ténèbres de votre âme ou du peu de soin que vous auriez pris pour pénétrer ces mystères. (...)

La maçonnerie fondamentale, comme vous venez de la voir, a un but universel que la morale seule ne pourrait remplir. La pratique de la saine morale et des devoirs de société sont, à la vérité, le but apparent des grades, mais ces vertus ne peuvent en être le but réel. Qu'aurait-elle alors besoin d'emblèmes, de mystères et d'initiation ? Son but est d'éclairer l'homme sur sa nature, sur son origine et sur sa destination. C'est pour cela que le secret le plus inviolable fut la première loi de toutes les initiations, que les prosélytes étaient sévèrement éprouvés sur leur discrétion, que sur la moindre faute en ce genre ils étaient irrémédiablement abandonnés. Si vous observez encore qu'au premier pas que le maçon fait dans l'ordre maçonnique, on exige de lui un serment irrévocable devant Dieu, en présence de ses frères, de garder le secret sur les mystères de la franc-maçonnerie, de ne rien dire ni écrire ni tracer qui puisse les dévoiler, vous en concluez que, si le secret est un devoir sacré pour le maçon, il doit être rempli bien plus rigoureusement encore par ceux qui ont été initiés à des connaissances plus sublimes. Ainsi, vous ne devez pas demander des titres de la science que nous professons, puisqu'il nous est impossible de vous en fournir d'autres que ceux d'une tradition orale qui a existé dans tous les temps et qui doit exister toujours. Celui qui demande les preuves de ces grandes vérités, après en avoir reçu la communication, ne les a point senties et il ignore encore ce que c'est que la vérité. Si vous aviez ce malheur, mon cher frère, gardez-vous de renoncer à l'espérance d'y parvenir par vos efforts. Concourez avec nous par vos recherches à accroître le dépôt qui nous a été confié. N'oubliez pas, comme chevalier, que vous vous êtes voué irrévocablement au service de l'humanité, et ne perdez pas de vue comme profès et comme maçon que l'erreur de l'homme primitif le précipita du sanctuaire au porche, et que le seul but de l'initiation est de le faire remonter du porche au sanctuaire.

(Instruction secrète des grands profès, épilogue
coll. particulière)

QU'EST-CE QUE L'INITIATION ?

Initiés, à l'instant que nous sommes régénérés, nous entrons dans la vie, nous recevons la lumière et nous connaissons Dieu qui est la source de toute vérité, de toute science et de toute perfection. Par le baptême, nous devenons parfaits ; l'Esprit-Saint nous sanctifie et la foi nous éclaire. *Je leur ai dit : Vous êtes les dieux de la terre, vous êtes les enfants du Très-Haut* (Ps. LXXXI). Cette opération de l'esprit s'appelle *œuvre, grâce, illumination, perfection, baptême*. C'est un baptême qui nous purifie, une grâce qui nous justifie, une illumination qui nous remplit de lumière et qui nous fait connaître les choses divines. Ce sont là les dons accomplis de l'Être souverainement parfait. A sa voix, tout en nous est sorti des ténèbres ; il a anticipé les temps en notre faveur par sa toute-puissance, et nous vivons parce que J.-C. nous a délivrés de la mort. Suivons donc J.-C. qui vivifie tout ce qui a été fait. Dieu a créé l'univers par sa volonté, et par sa volonté il fait le salut des hommes. Celui donc qui est acquitté par J.-C. sort aussitôt des ténèbres, il est au moment même rempli d'une céleste lumière comme ceux qui se réveillent sortent des liens du sommeil. La taie qui l'aveuglait est enlevée, l'obstacle qui l'empêchait de voir est écarté. Ainsi, notre régénération par le Saint-Esprit dissipe à l'instant les ténèbres épaisses qui nous dérobaient la lumière divine, elle enlève le bandeau qui couvrirait l'œil de notre âme et la met en état de voir les vérités célestes.

Initiés, nous étions autrefois ensevelis dans les ténèbres, nous sommes maintenant la lumière du Seigneur ; c'est pourquoi les anciens appelèrent l'homme d'un *nom* qui signifie *lumière*. Ainsi l'espérance de ceux qui ont cru n'a point été trompée ; ils reçoivent dès à présent les arrhes de la vie éternelle ; car le Maître leur a dit : *Qu'il soit fait selon votre foi*. Voilà donc l'effet de cette œuvre divine en nous : Nous ne sommes plus les mêmes hommes. La grâce de J.-C. a brisé nos liens, notre esprit a reçu une lumière éclatante ; mais les hommes qui sont encore dans les ténèbres ne peuvent concevoir comment la grâce nous a éclairés par la foi. Ils ne peuvent concevoir qu'étant ainsi dégagés de la servitude de la loi, nous sommes devenus les esclaves du Verbe qui est la lumière du libre arbitre : *Je vous rends gloire, mon Père, Seigneur du ciel et de la terre de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents, et que vous les avez révélées aux simples et aux petits : Oui, mon Père, cela est ainsi parce que vous l'avez voulu*. Que celui donc qui veut obtenir ce prix dompte la concupiscence et ses désirs charnels, qu'il abjure l'orgueil de la science humaine. C'est par cette victoire qu'il obtiendra la foi qui régénère l'esprit, éclaire l'intelligence et embrase le cœur par le feu et la lumière céleste. (Clément d'Alexandrie dans son *Pédagogue*, ch. 6).

(« Mes pensées et celles des autres », *op. cit.*, n° 27)

CHRISTIANISME ET FRANC-MAÇONNERIE

Considéré par les uns à l'égal d'une maçonnerie élitiste — d'une super-maçonnerie, d'une maçonnerie dans la maçonnerie, d'un Etat dans l'Etat — et regardé par d'autres comme une déviation — une para-maçonnerie, une maçonnerie marginale, voire une fausse maçonnerie — le Régime Ecossais Rectifié, créé par Jean-Baptiste Willermoz dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, pose aux membres de l'Ordre comme aux maçonologues qui l'observent de l'extérieur, une énigme, tant en raison de ses origines que de ses usages et, plus particulièrement encore, du contenu de ses enseignements.

On sait que, à l'instar de la Vie, unique en ses origines essentielles et multiple en ses manifestations substantielles, l'Ordre des Francs-Maçons, UN en son projet fondamental qui réside en l'érection d'une Cité idéale où régneraient l'Esprit et l'Amour Universel, se brise extérieurement en un éventail de rites dont la diversité, source indiscutable d'enrichissement, s'inscrit grossièrement sur les héritages historiques et culturels des membres qui les pratiquent. Sans cette diversité des formes et des us il y a fort à parier que la Franc-Maçonnerie n'aurait pas traversé victorieusement trois siècles d'histoire au cours desquels les épreuves et les mauvais coups ne lui furent pas ménagés, aussi bien de l'intérieur — convents orageux, schismes... — que de l'extérieur — anathèmes pontificaux, hostilité larvée des milieux dits rationalistes. Frères, gardez-vous à droite, frères, gardez-vous à gauche...

Chaque rite maçonnique s'appuie sur un courant initiatique qu'il exprime avec plus ou moins de bonheur et plus ou moins de cohérence dans le tortueux dédale des grades successifs dont le nombre est variable et qui se répartissent en classes : loges, chapitres, etc..., distinguées par des couleurs empruntées à la symbolique alchimique : bleue, verte, rouge, blanche. Les trois premiers grades, grades bleus, constituent le goulet initial commun à tous les rites.

*
**

Lors de son élévation au troisième grade, le nouveau Maître Maçon apprend que le « MOT » a été perdu. C'est traditionnellement la conséquence malheureuse du meurtre de l'Architecte Hiram Abif par trois mauvais compagnons. Si, comme le défendent certains, tel Ragon, le cursus maçonnique devait se limiter aux trois grades bleus d'Apprenti, Compagnon et

Maître, on constaterait que les Maçons resteraient sur « un constat d'échec », « sur leur faim », la vocation des grades dits supérieurs étant justement de « recouvrer » le véritable MOT qui, à quoi servirait-il de s'encombrer de périphrases détournées, a été rapporté et révélé par le Christ à « ceux qui ont des oreilles pour entendre ».

Au nom d'un humanisme mal compris et mal digéré, la quasi-unanimité des régimes maçonniques s'évertue à compliquer à qui mieux mieux — un processus de surenchère a joué en ce sens — ce qui est pourtant fort simple : Hiram est mort emportant avec lui le MOT jusqu'au creux de sa sépulture, Christ est ressuscité pour nous rendre le MOT (les gnostiques ne s'y trompèrent pas en leur temps qui assimilèrent le Christ au Logos) et nous rétablir dans notre dignité première, celle d'avant la prévarication de l'Ange. Sur ce point, le Régime Ecossais Rectifié, fondé sur le courant illuministe du XVIII^e siècle, est on ne peut plus clair. Le quatrième grade, celui de Maître Ecossais de Saint-André, est assis sur les pensées philosophiques de Martinez de Pascualy et de Louis-Claude de Saint-Martin ; il donne à l'HOMME DE DESIR les clefs de la REINTEGRATION et, après la parenthèse capitulaire des grades d'Ecuyer-Novice et de Chevalier Bienfaisant de la Cité Sainte, cet enseignement fondamental, ce noyau de la Tradition, sera poursuivi et approfondi dans les classes de Profès et de Grand Profès.

Ainsi, le Régime Ecossais Rectifié représente-t-il le Centre d'Union de tous ceux qui se réclament du Christianisme dans sa pureté philosophique, de tous ceux qui ont compris que le Christianisme est le point culminant de la Tradition occidentale, qu'il est le « véritable humanisme spirituel » que la Franc-Maçonnerie « philosophale » comme le Martinisme, avatars modernes de la spiritualité éternelle, ont véhiculé jusqu'à nous.

Eques ab Unionis Quaestu
M.E.S.A. - C.B.C.S.

Voilà déjà huit ans que notre Bien Aimé Frère Robert DEPARIS nous a quittés pour l'Orient Eternel. En cette fin décembre où l'on célèbre traditionnellement la Nativité de Jésus, il nous a paru intéressant de republier un article que Robert Deparis avait consacré, il y a vingt ans, à l'un d'entre les meilleurs serviteurs du Christ : le Maître Philippe.

Qu'ainsi, en cette Noël 1985, un commun hommage soit rendu à Monsieur Philippe et à Robert Deparis, qui, tous deux, furent des fidèles soldats de l'Evangile et de précieux éclaireurs sur la Voie de l'Amour et de la Vraie Connaissance!

La Rédaction

L'application de l'Evangile en l'Homme : "Le Maître PHILIPPE"

par Robert DEPARIS

Dans une lettre qu'il adressait le 20 décembre 1925 à notre S.G.M. Philippe Encausse, le docteur Lalande plus connu sous le nom de Marc Haven, écrivait ceci : « Pour vous expliquer Maître Philippe, cher ami, il faudrait des semaines de communion mentale avant d'arriver à pouvoir vous donner une lueur. »

Encore, Marc Haven connaissait-il Maître Philippe puisqu'il avait été son gendre... c'est vous dire mon embarras d'avoir à traiter un sujet à la fois si vaste, si difficile, si délicat. Je serai donc certainement inférieur à ma tâche, mais celle-ci sera tout de même simplifiée par le cadre précis qui m'est imparti par le titre du sujet. Ce titre marquant strictement les limites de mon propos, je vais donc m'efforcer de montrer, par l'exemple de Maître Philippe, quelle action peut avoir l'Evangile chez l'homme qui le fait passer totalement dans sa vie.

Je pense qu'il serait inutile de vous retracer en détail la vie de Maître Philippe. Elle vous est certainement déjà connue par l'importante littérature que, sans remonter jusqu'à Marc Haven et à Papus, lui a été consacrée par des auteurs tels que notre S.G.M. Philippe Encausse, Alfred Hachl, le docteur Berthollet, notamment. Mais je crois qu'il est nécessaire, pour bien nous mettre en présence de notre personnage, de rappeler brièvement les grandes lignes de son existence. Celle-ci fut relativement courte, comme nous le verrons dans un instant.

Anthelme, Nizier Philippe, naquit à Loisieux en Savoie, le 25 avril 1849, dans une modeste famille d'agriculteurs et son enfance jusqu'à 14 ans fut semblable à celle de tous les petits villageois. A ce moment de sa vie, il part pour Lyon et entre en apprentissage chez son oncle établi boucher en cette ville. Très studieux, il emploie ses loisirs à s'instruire et à se cultiver, ce qui lui permet de prendre quatre inscriptions à la Faculté de médecine de Lyon, où il suit les cours d'officier de Santé. Très jeune, il a réalisé déjà des guérisons

par la seule thérapeutique spirituelle et, c'est précisément le fait d'avoir osé guérir ainsi des malades du service hospitalier qu'il fréquente comme étudiant qui l'empêchera d'obtenir son diplôme, puisqu'on lui interdit l'accès aux cours avant qu'il ait pu prendre sa dernière inscription.

En 1877, le jeune Philippe épouse une malade qu'il a guérie, Jeanne Julie Landar. De cette union naissent deux enfants, une fille Jeanne Victoire, et trois ans plus tard un fils Albert. La première, mariée au docteur Emmanuel Lalande, connu sous le nom de Marc Haven, décèdera en août 1904 à 26 ans. Le second ne vivra que trois mois. Quant à Maître Philippe, il se désincarne un an après sa fille, le 2 août 1905, à l'âge de 56 ans.

Pour des raisons déjà indiquées, je m'abstiendrai d'entrer dans le détail des guérisons et des faits extraordinaires qui ont marqué cette vie que je viens d'évoquer à grands traits. Vous connaissez certainement déjà un certain nombre de ses prodiges qui pourraient s'inscrire dans la légende et il faudrait des volumes pour les relater tous.

Je n'en citerai que quelques-uns pour illustrer mon propos et pour montrer comment Maître Philippe a vécu l'Evangile, mais je vous propose avant toute chose de tenter d'éclairer la personnalité de notre thaumaturge.

C'est là, il ne faut pas se le dissimuler, une tâche difficile, voire audacieuse : il y a d'abord dans tout personnage hors série quelque chose qui nous dépasse, qui fait que nous ne comprenons pas, que nous comprenons mal ou, à tout le moins, que nous hésitons à comprendre.

Ensuite nous nous trouvons comme inhibés par le respect. Enfin, il faut bien le dire, la difficulté se trouve encore aggravée par les déformations que l'enthousiasme même de ses admirateurs font subir au vrai visage du héros. Il en est de même pour tous les grands saints, pour tous les guides, pour toutes les lumières de l'humanité, et Maître Philippe n'échappe pas à la règle commune.

C'est ainsi que certains ont été amenés à insinuer, pour ne pas dire à affirmer, que Maître Philippe était une réincarnation du Christ. Cette prise de position est d'une extrême gravité, car il y aurait sacrilège à rendre à un homme, quelles que fussent ses vertus, un culte réservé à Dieu. Il faut en une telle matière se montrer d'une extrême prudence et s'en tenir à deux propos du Maître Philippe qui règlent définitivement la question.

Par le premier de ces propos, Maître Philippe déclare :

« J'ai un Ami qui est avec moi et que vous ne voyez pas... cet Ami qui ne me quitte jamais ne veut pas que l'on m'insulte ; si quelqu'un m'insulte il ne pardonne pas. Moi je pardonne, mais je connais des personnes à qui j'ai pardonné qui sont passées de l'autre côté sans être pardonnées de mon Ami. Notre Seigneur Jésus Christ a dit : « Si vous insultez Celui qui est avec moi vous n'aurez point de pardon ».

Ainsi, Maître Philippe nous dit lui-même que le Christ est son Ami, ce qui montre à l'évidence qu'il n'est pas Jésus lui-même.

Et voici le deuxième propos :

« Beaucoup d'entre vous pensent que je suis Jésus ou presque

Lui-même. *Détrompez-vous* je suis le chien du Berger ». Cette dernière précision est concluante : le Berger c'est le Christ et je n'en citerai pour preuve que la Parole du Bon Pasteur, quant au chien du Berger, c'est celui qui veille sur le troupeau et c'est d'ailleurs ainsi que Sédir qualifie les guides de l'Humanité.

Mais alors s'il n'est pas le Christ, qui donc est ce thaumaturge, presque sans précédent, qui guérit d'un mot, d'un regard, par sa seule présence et fait plus notable encore, qui guérit immédiatement ?

Nous le voyons à l'Hôtel-Dieu de Lyon assurant un malade qu'on devait amputer le lendemain, qu'il conserverait sa jambe. Ce qui arriva en effet à l'étonnement du chirurgien. Nous le voyons rue Tête-d'Or guérir instantanément un hydropique qui n'avait plus que quelques jours à vivre aux dires de la Faculté... On en pourrait citer des centaines et A. Haechl nous dit avoir eu communication de 68 attestations de guérison signées des malades eux-mêmes déclarant avoir été guéris sans attouchement, sans remèdes, soit aux séances soit à distance sans que le Maître les ait vus.

Les dons de voyance et de divination sont aussi surprenants et dépassent tous les phénomènes bien connus de la para-psychologie.

Philippe Encausse, dans son ouvrage sur le « Maître Philippe de Lyon, Thaumaturge et homme de Dieu », cite à ce sujet un fait qui se passe de commentaire : « Un monsieur vient assister à l'une des séances de Maître Philippe et demande à parler au Maître. On lui pose cette question : « Est-ce pour vous ? » « Pour moi, répondit-il, vous me croyez donc aussi bête que tous les gens qui sont là ? Non, je ne viens pas pour moi. Je suis simplement chargé de faire une communication et quant à moi, je n'ai rien à demander ». Philippe le regarde et lui dit : « Monsieur, voulez-vous venir dans la petite chambre à côté ? » Là Philippe lui dit : « Savez-vous donc ce que vous faisiez le 28 juillet 1884 à trois heures du soir ? Vous étrangliez une femme. Ne craigniez rien, moi seul vous ai vu. La police ne va pas tarder à vous découvrir mais, si vous voulez demander pardon à Dieu tout de suite, on ne vous trouvera pas » — et cet homme est tombé à genoux, implorant le pardon du Ciel.

L'explication à la fois prudente et plausible de ces faits étonnants c'est certainement celle qui découle des ouvrages de Papus, de Philippe Encausse, de Sédir, d'Alfred Haechl, c'est que Maître Philippe était un missionné, un guide, un Ami de Dieu, mais cela n'exclut pas son caractère humain, et ce n'est pas le diminuer que de dire qu'il était un homme. C'était même au physique un homme comme beaucoup d'autres, rien en apparence ne le signalait à l'attention. De courpolence assez forte, légèrement bedonnant, volontier jovial, son aspect était plutôt celui d'un bourgeois débonnaire.

Comme nous l'avons vu il était marié et, de la façon la plus normale et la plus naturelle, il avait eu deux enfants. Il avait même ce que ceux qui s'en abstiennent appelleraient une faiblesse : il fumait beaucoup. Il ne dédaignait d'ailleurs pas la distraction et se montrait volontiers au théâtre.

Mais il n'était pas besoin de connaître beaucoup Maître Philippe pour déceler sous ses dehors, somme toute assez communs, quelque chose qui l'était beaucoup moins : c'était cette incommensurable bonté qui l'avait fait surnommer : le père des pauvres. Ce n'était pas cette bonté, somme toute assez répandue, toute à fleur de peau,

qui consiste à faire plaisir quand cela ne coûte rien, ou quand cela peut éventuellement rapporter quelque chose, cette bonté à base de sensiblerie qui connaît des limites.

C'était chez Maître Philippe la bonté totale qui absorbe tout l'être, qui ne se révèle que par son rayonnement et qui est toute tissée de sacrifice. C'était en un mot, la bonté évangélique telle qu'elle nous est demandée par Notre Seigneur Jésus Christ, la Charité au sens divin du terme. — La doctrine du Maître, celle de la régénération spirituelle fondée sur le précepte christique : « Aimez-vous les uns les autres ». — Il disait : « Pour construire une maison il faut commencer par la base, car si l'on commence par le haut, tout s'écroule, mais il faut avoir des matériaux et ces matériaux sont d'aimer son prochain comme soi-même ».

Ainsi pour Maître Philippe, je cite encore ses paroles : « C'est la charité qui engendre la vraie foi et qui nous enseigne la prière ; la prière sans la charité c'est facile et la foi sans la charité ce n'est pas la foi ».

Cet enseignement est conforme à celui de l'Apôtre Paul : « Quand j'aurai encore toute la foi jusqu'à transporter des montagnes, si je n'ai point la charité je ne suis rien ». Mais, connaissant la faiblesse humaine, Philippe trouvait cette formule : « C'est difficile d'aimer son prochain comme soi-même... et pourtant c'est facile : Aimez-vous moins vous-même ».

Nous n'aimons pas le prochain, en effet, parce que nous nous aimons trop et cet amour exagéré de nous-même s'appelle « orgueil », c'est la pierre d'achoppement de l'avancement spirituel. C'est, nous dit le Maître, la source de tous nos maux... qui nous oblige à penser à nous avant de penser à nos frères... et qui nous empêche d'avancer.

Lorsque l'on examine en détail les actes et les enseignements de Maître Philippe, on s'aperçoit très vite que s'il prône la Charité avant toute chose, il en conditionne la réalisation à l'oubli de soi-même. Son enseignement à ce sujet est formel : « Le mot « Moi » nous empêche de faire le bien parce que nous disons ceci : « Si je donne tout ce que j'ai que ferai-je ensuite « Moi ».

Il rappelle souvent l'axiome évangélique : « Si vous n'êtes semblable à l'un de ces petits, vous n'entrerez pas dans le Royaume des Cieux ». « Entrer » dans le Royaume des Cieux, c'est-à-dire se régénérer totalement jusqu'à réintégrer l'intimité du Père. Mais pour y parvenir la difficulté est précisément d'être petit, de prendre conscience de notre totale dépendance à l'égard de Dieu, de reconnaître notre faiblesse.

Maître Philippe n'y manque pas. Il ne cesse de se proclamer le plus petit de tous et loin de se glorifier des prodiges qu'il accomplit, il en glorifie Dieu en disant : « C'est parce que je suis petit que Dieu exauce mes prières ». Par son dépouillement intérieur, par son humilité qui rejette tout mérite personnel, qui toujours rapporte tout au frère, par sa soumission constante, il s'est vraiment fait le pauvre en esprit de l'Évangile.

C'est par ce renoncement, par cette abnégation totale, par cet anéantissement du « Moi » qu'il parvient au plus haut sommet de la Charité qui est le Sacrifice.

Le Sacrifice est en effet, pour lui, une véritable clé : « Toute guérison, dit-il, se paie par soi-même (c'est-à-dire par le malade)

ou par autrui se substituant à vous ». C'est pourquoi nous le voyons souvent demander à ceux qui sollicitent une guérison de faire une promesse. Dans maintes circonstances il associe même l'assistance à la guérison en faisant promettre à tous ceux qui sont là de ne pas dire de mal du prochain pendant un certain temps, ou à tel ou tel de renoncer à poursuivre un procès.

Quant à lui-même toute sa vie n'est qu'une généreuse souffrance. Pour soulager les autres il appelle sur lui les épreuves ! Il soulage en assumant la souffrance d'autrui et l'on pourrait dire qu'après le Christ il a accompli ce qui avait été dit par le prophète Isaïe : « Il a pris nos infirmités et il a porté nos maladies ».

Il exalte d'ailleurs constamment la valeur rédemptrice de la souffrance : « Ce n'est que par elle, dit-il, qu'on peut détruire cet orgueil qui s'oppose à la charité ». On nous dit qu'il était d'apparence joviale, bien sûr, puisqu'il posait en principe qu'il faut sourire dans l'ennui et ne jamais manifester sa tristesse. Mais il nous suffit de regarder ce masque douloureux que nous montrent certains de ses portraits pour avoir une idée de ce que recouvre d'indicible souffrance ; ce masque qui nous fait penser à la tragique effigie de l'Ecce Homo.

Nous verrons jusqu'où pouvait aller l'esprit de sacrifice de Maître Philippe en revenant sur le décès prématuré de ses deux enfants que j'ai évoqué en commençant. On pourrait s'étonner qu'un homme ayant à son actif tant d'étonnantes guérisons n'ait pu conserver ses propres enfants en faisant usage de ses facultés supra-normales. Or, l'un de ses historiographes les plus qualifiés, le docteur Bertholet, nous rappelle que « selon la loi occulte les pouvoirs transcendants ne sont donnés au bénéficiaire que pour les utiliser en faveur des autres ». Et cela, le Maître le savait tellement bien qu'il ne cessait de répéter que l'on ne doit pas demander pour soi-même.

On rapporte à ce sujet que lorsque sa fille se trouva trois jours avant sa mort dans un état désespéré, le mari de la malade, sa mère, toute la famille, lui demandèrent sa guérison. Maître Philippe répondit alors : « La volonté du Ciel est qu'elle s'en aille ; cependant pour vous prouver que le Ciel peut tout, elle ira mieux pendant deux jours, mais le troisième elle reviendra à l'état où elle est en ce moment ». C'est exactement ce qui arriva et la fille du thaumaturge succomba au mal qui depuis longtemps la terrassait.

En réalité, non seulement le Maître se souvenant que Jésus a dit : « Celui qui aime son fils ou sa fille plus que moi n'est pas digne de moi », s'était interdit d'intervenir, mais il avait délibérément sacrifié sa fille. Nous en avons la preuve par cette parole qu'il eût après sa mort et qui nous est rapportée par l'émouvant témoignage d'Alfred Haechl : « Elle est partie pour aplanir le chemin ». Il savait donc pourquoi il l'avait laissée mourir. Et pourtant, parce qu'il était homme et que des liens qui n'étaient pas seulement ceux de la chair l'unissaient à la disparue, il disait que « cette mort l'avait crucifié vivant ». Nous savons d'ailleurs que cette fin altéra profondément la santé du Maître Philippe et précéda de peu sa propre désincarnation. Tel son Divin modèle, le Bon Pasteur de l'Évangile, il avait donné sa vie pour ses brebis.

Sédier a dit de Philippe que sa doctrine était l'Évangile seul et nous pourrions à ceux qui viennent d'être cités ajouter bien d'autres exemples qui nous montreraient combien fut totale la conformité de sa vie aux enseignements du Nouveau Testament. Il n'est pas

un acte de cette vie qui ne soit marqué du sceau de la Charité qui forme l'essentiel de l'Enseignement Évangélique. Si les guérisons constituent l'aspect le plus spectaculaire de cette conformité, bien des actions moins voyantes pourraient nous la confirmer.

Ainsi, nous pourrions voir que Maître Philippe né matériellement pauvre utilisa pour le soulagement des malheureux la plus grande partie de la fortune acquise par son mariage. Il considérait que rien ne lui appartenait qui ne vienne du Ciel et il « restituait » en quelque sorte, en payant le loyer des pauvres gens menacés d'être jetés à la rue, en s'acquittant des dettes pour mettre fin à des poursuites judiciaires, en munissant d'un pécule des dévoyés que la misère risquait de rejeter au ban de la société. On ne s'étonnait plus de le voir par les plus grands froids, sortir de chez lui vêtu d'un confortable pardessus... et y rentrer en complet veston. Il était vraiment le bon Samaritain.

Toujours il opposa au mal qu'on lui faisait le pardon des injures. Il le fit même jusqu'à l'héroïsme puisque, par exemple, poursuivi à plusieurs reprises pour exercice illégal de la médecine il ne chercha pas à se défendre, continua de guérir... et le jour vint où les poursuites cessèrent. Attaqué, diffamé, calomnié, il se vengea en faisant du bien à ses ennemis dès que l'occasion lui en fut offerte ; il pardonna jusqu'à 70 fois 7 fois.

Cette indéfectible charité produisit en lui l'inestimable grâce de la Foi qui soulève les montagnes. Et si tant est qu'il nous soit permis de lever le voile du mystère, peut-être tenons-nous là la clef de ces prodiges dont nous nous émerveillons, qui font rêver les amateurs de pouvoirs et qui laissent sceptiques ceux qui ne jugent de toutes choses qu'avec leur froide et pauvre raison.

Nous savons tous que le mot Évangile signifie « Bonne Nouvelle » et c'en est bien une en effet que nous apporte le message de Notre Seigneur Jésus-Christ, car il contient la Suprême Connaissance, la Vérité Une. Lorsqu'on s'attache à l'étudier avec les yeux de l'esprit, on s'aperçoit comme le dit Emmet Fox qu'il est le seul exposé parfait que nous possédions sur la nature de Dieu, de l'Homme, de l'Univers, et sur les rapports qui les unissent... Il nous fournit une méthode pratique pour développer notre âme, refaçonner notre existence et orienter notre destin. Jésus nous révèle le sens de la vie et de la mort ; Il nous montre pourquoi nous commettons des erreurs, pourquoi nous cédon à la tentation, pourquoi nous devenons malades, ou pauvres ou malheureux, et chose plus importante encore, Il nous dit comment tous ces maux peuvent être écartés.

En un mot, l'Évangile contient tout le processus de la Rédemption, de la Régénération de l'Être. Celui qui le met exactement en pratique, celui qui vit l'Évangile comme le vécut Maître Philippe, est rétabli dans la mission pour laquelle l'homme avait été créé — celle de témoin de la Divinité pour reprendre l'expression de L.C. de Saint-Martin. Dans ce sens nous sommes tous des missionnés mais nous ne comprenons pas quelle est notre mission. Pourtant, l'action de l'Esprit Saint aidant, tout est possible. Rappelons-nous l'épisode du figuier maudit. Les disciples demandent au Seigneur : « Comment cet arbre s'est-il subitement desséché ? ». Et Jésus leur répond : « En vérité je vous le dis, si vous avez la foi, si vous n'hésitez pas en vous-mêmes et que vous croyez que tout ce que vous dites arrivera, non seulement vous ferez ce que j'ai fait à ce

figuier, mais même si vous dites à cette montagne « Jette-toi dans la mer », elle s'y jettera. C'est pourquoi je vous dis « Tout ce que vous demanderez dans votre prière, croyez que vous l'obtiendrez et vous l'aurez ».

Certes, l'Évangile a plusieurs sens, mais il a d'abord un sens littéral, et quand Notre Seigneur s'exprime d'une façon si claire et si formelle, il ne parle pas pour ne rien dire. C'est précisément notre manque de foi qui nous fait négliger le sens littéral pour en chercher d'autres souvent discutables. Notre faiblesse est de juger ces choses trop belles pour être vraies. Nous lâchons pour l'ombre la proie qui est à notre portée. L'arbre de notre orgueil nous cache la forêt des grâces qui nous sont offertes. Nous ne sommes pas assez petits pour comprendre l'Évangile.

Or, il est écrit dans l'Imitation : Voulez-vous comprendre parfaitement et goûter les paroles de Jésus-Christ ? Appliquez-vous à conformer toute votre vie à la sienne. C'est précisément ce qu'a fait Maître Philippe, il s'est appliqué à imiter le Divin modèle au point que l'on peut constater avec Sédir « qu'il a si bien créé le moule que le Verbe est descendu en Lui ».

Robert DEPARIS
(Septembre 1966)

~~~~~

**Avez-vous renouvelé  
votre abonnement  
pour 1986 ?**

~~~~~



PHILIPPE ENCAUSSE

Ma première conférence : exposé sur MICHELET

*faite en l'an de grâce 1923,
le 6 janvier,
à l'Ecole Duvignau de Lanneau*

Avant de nous occuper de l'un des plus grands historiens du dix-neuvième siècle, avant de célébrer la gloire de Michelet, il conviendrait peut-être de dire quelques mots sur les étapes successives du genre historique à travers les dix-septième et dix-huitième siècles.

L'histoire et la poésie lyrique, telles sont les deux lacunes apparentes de notre littérature classique. En effet, durant trois cents ans, de la Renaissance au Romantisme, l'art si cher à Hérodote est bien faiblement représenté en France. Nous avons d'abord « L'histoire des variations » de Bossuet, œuvre de controverse et le « Discours sur l'histoire universelle », œuvre de... théologie. Avec « L'esprit des lois » de Montesquieu, nous arrivons déjà à un degré plus haut.

Toutefois, le seul homme chez qui nous pourrions constater... l'embryon en quelque sorte de l'histoire telle que nous la comprenons, sera un certain Jean-Baptiste Arrouet dit Voltaire !

Il est peut-être, avant Chateaubriand, le précurseur de nos grands historiens modernes. Malheureusement, en faisant l'histoire de la civilisation, Monsieur de Voltaire n'avait donné qu'une esquisse de l'histoire de France.

Il était temps que de véritables historiens vinssent relever la dignité du genre et rappeler à ceux qui demeuraient sceptiques, que si les Français n'ont pas tout à fait « la tête épique », du moins sont-ils capables de raconter la vie de leur pays avec autant de bonheur que les bardes antiques.

Dès le début du dix-huitième siècle, Fénelon s'était plaint de ce que l'on ne pouvait rien lire de passable en France sur l'histoire de notre pays ! Et Augustin Thierry écrivait lui-même en 1827 : « Existe-t-il une histoire de France qui reproduise avec fidélité les idées, les sentiments, les mœurs des hommes qui nous ont transmis le nom que nous portons et dont la destinée a préparé la nôtre ? » Et passant rapidement en revue tous les historiens ou prétendus tels de notre pays, il démontrait nettement l'inanité de leurs écrits, les monstruosité de leurs dires !

Mais l'avenir, ce grand maître des hommes, allait se charger de lui répondre : Nos pères assistèrent à l'essor d'une magnifique envolée d'historiens qui, tels les Virgile, les Tite-Live, les Tacite, etc... chantèrent l'histoire nationale de leur pays, ses joies comme ses peines, ses jours de défaite comme ses jours de triomphe !

Quelles purent être les causes de ce réveil ? On en remarque généralement trois. D'abord le progrès des sciences, c'est-à-dire la création des musées, les grandes découvertes scientifiques, les inventions nouvelles. Ensuite le Romantisme, par son imagination créatrice, par sa recherche et sa divination de la couleur locale, vint en aide à l'érudition et vivifia la critique. Enfin, le grand réveil de patriotisme que la révolution provoqua, donna à l'histoire un intérêt qui attira de son côté auteurs et lecteurs. Puis la lutte des partis après la Restauration, profita aux études historiques en ce sens que les libéraux s'efforcèrent de fonder leurs revendications et les droits nouveaux sur le développement antérieur de la Nation. Ils allèrent chercher jusqu'aux temps féodaux et aux invasions barbares les germes de l'État contemporain ! Tels furent les principaux mouvements qui déclenchèrent le réveil si éblouissant de l'histoire au dix-neuvième siècle.

Dès le début l'on distingua deux courants, deux tendances : l'un s'appliquait surtout à dégager la philosophie de l'histoire, et reprenait les idées de Montesquieu et de Voltaire. L'autre, au contraire, ne voyait dans l'histoire que la résurrection du passé ! Ceux-là avaient pour père Monsieur de Chateaubriand !

N'oublions pas, en effet, que l'auteur du « Génie du christianisme » avec son sixième livre des « Martyrs » et des « Francs sauvages », fut le principal initiateur du mouvement.

Augustin Thierry nous dit dans ses mémoires : « L'effet que produisit sur moi le chant de guerre des Francs, eut quelque chose d'électrique. Je quittai la place où j'étais assis, et me promenant d'un bout à l'autre de la salle, je répétais à haute voix en faisant sonner mes pas sur le pavé « Pharamond, Pharamond » nous avons combattu avec l'épée. Ce moment d'enthousiasme, ajoute-t-il, fut peut-être décisif pour ma vocation à venir ! » et nous savons combien A. Thierry a tenu parole ! Mais il était un homme qui mieux encore que Thierry, a personnifié cette école, nous voulons dire Michelet.

Ce qu'Augustin Thierry voulut être et ne fut pas pleinement, Jules Michelet le fut avec une incomparable puissance ! Michelet a eut ses erreurs, ses préjugés, ses haines. Ame infiniment tendre, il a détesté furieusement certaines idées et les hommes qui représentaient ces idées ; et cela, parcequ'il est sorti des entrailles de ce peuple dont il devait si passionnément interroger et sonder l'âme obscure tout le long de notre histoire nationale !

Michelet a connu la misère ! Fils d'un petit imprimeur ruiné par le Consulat, il a souffert de la faim ! Bien souvent, lorsqu'il rentrait exténué de ses classes, où il s'était dépensé énormément pour être le premier, il ne trouvait qu'un repas piteux, plus que piteux ! Aussi, comprenant puis excusant ces révoltes passagères, nous ne verrons plus en Michelet que celui qui, à l'apogée de sa gloire, a prononcé ces mots d'une simplicité si grandiose : « Les gens contre-faits, les infirmes, les faibles et même les animaux qui souvent nous touchent de si près, m'émeuvent ; je voudrais que tout autour de moi fut heureux ! »

Dans ce cœur si large, si généreux, il y avait à côté des victimes et des humbles, une place encore plus grande pour la Patrie ! La Patrie ! mais c'est tout Michelet. Michelet a vécu pour la France. C'est pour elle qu'il écrit son histoire, c'est elle qu'il pleurera en ces termes : « ...Eh bien ! ma grande France, s'il a fallu pour retrouver ta vie qu'un homme se donnât, passât et repassât tant de fois le fleuve des morts, il se console et te remercie encore, et son plus grand chagrin c'est qu'il faut te quitter ici ! »...

A peine sorti du collège, Michelet s'appliqua à l'histoire. Vico lui fournit une philosophie pour débrouiller et classer les faits. Après divers essais, il entreprit son « Histoire de France », qui, pendant près de quarante ans, de 1850 à 1868, sera sa vie ! « Cette œuvre d'environ quarante ans, nous dit-il, fut conçue d'un moment de l'éclair de juillet. Dans ces jours mémorables une grande lumière se fit et j'aperçus la France ! » Elle avait des annales et non point une histoire. Nul ne l'avait encore embrassée du regard dans l'unité vivante des éléments naturels et géographiques qui l'ont constituée.

Et le premier, Michelet la vit comme une âme et comme une personne. Ainsi, le problème historique se posa pour lui comme une résurrection de la vie intégrale. A. Thierry se contentait de regarder les races. Michelet sentit qu'aux races il fallait donner une bonne forte base, la terre qui les porta et qui les nourrit. Sans une base géographique, le peuple, l'acteur historique, semble marcher en l'air comme dans les peintures chinoises où le sol manque ! Et comme le dit Michelet : « Ce sol n'est pas seulement le théâtre de l'action ; par le climat, la nourriture, etc... il y influe de cent manières. Tel le nid tel l'oiseau, tel la patrie tel l'homme ». Michelet s'appliquera donc à marquer puissamment la physionomie de chaque région au physique, comme au moral.

Augustin Thierry posait l'antagonisme des races comme donnée primordiale et comme loi supérieure de l'histoire. Il lui semblait au bout de dix siècles, retrouver les vainqueurs et vaincus face à face. La fausseté de cette conception choque Michelet. Au lieu de races immuables, il aperçoit le puissant travail de soi sur soi, où la France par son progrès propre, va transformant tous ses éléments bruts. La France a fait la France ! Mais il comprit qu'il ne fallait pas non plus s'arrêter aux surfaces, au décors de l'histoire, qu'il était bon de ne pas trop imiter de Barante ici, mais qu'il s'agissait au contraire en montrant la vie, d'expliquer la vie ! Voilà comment Michelet a conçu sa tâche. Il fallait pour en venir à bout deux conditions difficiles à réunir : la science et la poésie. Michelet les a eues toutes les deux ! A. Thierry, lui, avait tenté de retourner aux sources ; Michelet, reprenant les idées de M. de Voltaire, a une documentation encore plus complète. Il interroge les œuvres de la littérature et de l'art. Une pièce de procédure ou un livre de dévotion lui révèlent la vie d'une époque !

Enfin, à sa grande joie, il est nommé chef de la section historique aux Archives nationales ! Il avait désormais sous la main, à sa discrétion, dans cette masse de documents, le dossier authentique, inconnu de la vie : la France ! Il en tira parti avec une allégresse, une activité, une intelligence admirable. Il aborda son travail d'historien dans un élan d'amour pour les masses anonymes dans lesquelles la France avait successivement vécu et par qui elle s'était faite.

Michelet était un sensitif ; un homme de cœur. A cette sensibilité

extrême, il unissait tous les plus rares dons de l'artiste, la puissance d'évocation, l'imagination visionnaire.

Michelet a cru s'éloigner des Romantiques autant que des Doctrinaires. En réalité, son histoire est un chef-d'œuvre de l'art romantique ! Témoin ce magnifique passage sur le fisc :

...« Sous Philippe-le-Bel, le fisc, ce monstre, ce géant, naît altéré, affamé, édenté. Il crie en naissant comme le Gargantua de Rabelais : à manger, à boire ! L'enfant terrible dont rien ne peut saouler la faim atroce, mangera au besoin de la chair et boira du sang ! C'est le cyclone, l'ogre, la gargouille dévorante de la Seine. La tête du monstre s'appelle le grand conseil ; ses longues griffes sont au Parlement ; l'organe digestif est la Chambre des comptes... »

De plus, Michelet vit littéralement ce qu'il raconte. Son cœur mène sa pensée. Depuis l'invasion barbare jusqu'à la Révolution française, il nous donne moins l'histoire de la France que les émotions de Jules Michelet ! Nous regardons notre histoire se refléter dans l'âme lyrique de Michelet, et nous n'atteignons les faits qu'à travers les réactions fiévreuses du narrateur.

« ...Je suis brisé, rompu, j'ai à la lettre vécu mon roman, la destinée de mes héros ; avec eux j'ai trop aimé, trop souffert... »

Michelet restera surtout connu comme l'historien du Moyen-Age. C'est là qu'il a touché le but qu'il avait fixé à l'histoire : la résurrection intégrale du Passé ! Les pages qu'il consacre dans ce chapitre à Jeanne la bonne Lorraine, peuvent être étudiées comme contenant tout le génie de Michelet, ...œuvre à la fois lyrique et pittoresque, l'histoire de France de Michelet est un des chefs-d'œuvre de l'art Romantique ! Doué de tous les dons de l'historien, Michelet a eut les défauts de son génie. Il ne saurait être un maître, mais il peut être encore un initiateur, et quel initiateur !

Ainsi, à la fin du dix-neuvième siècle, l'histoire est créée ; mais il lui reste encore un effort à faire pour être une science véritable. Cependant, lorsque nous considérerons le grand cœur de Michelet, lorsque nous verrons avec quelle ardeur et quelle foi il a embrassé l'histoire du plus noble des pays, nous nous inclinerons devant ce grand Français, et, comme autrefois à la mort des souverains, retentira dans le cœur des foules le cri qui, pour les peuples, résumait tout à la fois leur douleur et leur allégresse : MICHELET est mort, Vive MICHELET !

Ph. ENCAUSSE

Nous avons retrouvé dans les archives de Philippe Encausse le texte manuscrit de sa première conférence. Il était alors âgé de dix-sept ans.

Nous sommes heureux de publier ce texte qui, comme le constateront les lecteurs, accuse déjà une certaine maturité de son auteur.

A propos du dernier Ambelain : "LA FRANC-MAÇONNERIE OUBLIÉE" (1)

Un nouvel ouvrage de Robert Ambelain est toujours accueilli avec curiosité aussi bien par le public averti des « choses initiatiques » que par les profanes-voyeurs en quête de révélations sur cette si mystérieuse franc-maçonnerie, encore et toujours auréolée de merveilleux où l'exotérisme politique le dispute à l'ésotérisme religieux et qui, avec la sexualité, fut et est sans doute encore un des deux grands tabous de nos sociétés frileuses. Tous les libraires savent que l'ésotérisme et l'érotisme sont les deux meilleurs alliés de leur réussite commerciale.

Mais venons-en au dernier Ambelain. Avec le style pamphlétaire que nous lui connaissons — et que je serai le dernier à lui reprocher puisqu'aussi bien ma propre plume incline souvent à déraiper dans cette même voie — Robert Ambelain s'attaque, en 250 pages et 24 chapitres dont la succession est parfois déroutante, à la franc-maçonnerie dite andersonienne, du nom de ce pasteur londonien qui, en 1723, rédigea les célèbres Constitutions qui le firent passer à la postérité.

Sceptique — et même plus — sur le sujet de la régularité maçonnique d'Anderson ainsi que sur celle de son ami et confrère Désaguliers — mais on sait que sur ce point des auteurs aussi sérieux que Marius Lepage, Jean Palou ou Daniel Ligou ont avoué leur impuissance à indiquer les dates et conditions exactes de leurs initiations — Ambelain avance que, à partir de ce « carrefour de 1723 », l'introduction du grade de Maître tel que nous le connaissons et de la légende d'Hiram qui lui est attachée et que doit revivre symboliquement et *magiquement* le récipiendaire ont fait dévier la franc-maçonnerie de sa voie traditionnelle ; en d'autres termes, que, à l'exception de quelques rares privilégiés, les frères ne vivent plus qu'un *ersatz* maçonnique. De plus, l'évolution (entre guillemets) de l'institution maçonnique ayant été ce qu'elle fut au cours des deux siècles écoulés, à savoir la politisation des Loges et la banalisation des rites dont on a presque entièrement extirpé l'esprit original (celui d'avant 1723 ou, si l'on préfère, celui des opératifs) les maçons d'aujourd'hui seraient entachés d'irrégularité dans l'incapacité qu'ils se trouveraient de revendiquer toute filiation sérieuse.

Telle est, en résumé, l'opinion de Robert Ambelain — dont son éditeur prend bien soin de nous prévenir qu'il ne ménage personne — et si je n'étais pas de ceux que les *tartes à la crème* de la REGULARITE n'ont jamais empêché de « maçonner » avec sincérité tant je refuse à la lettre le droit d'étouffer l'Esprit, je serais fort désorienté (si je puis dire !) et tout aussi mari d'avoir ainsi bêtement perdu vingt-cinq ans de mon existence... Lesquelles vingt-cinq années m'ont tout de même apporté tant de bonheur que

(1) Ed. Robert Laffont - Paris, novembre 1985 - 85 francs.

j'en étais arrivé à « oublier » la précarité des cadres historiques et juridiques qui préoccupent tant les *maçonnologues* de l'intérieur comme de l'extérieur.

La véritable initiation ressortit à l'alchimie spirituelle. C'est indubitable et Ambelain a raison de le souligner page 174, encore que je ne partage pas ce manichéisme qui consiste à opposer illumination et raison et à laisser accroire que l'usage de celle-ci éloigne à tout jamais de la moindre réalisation d'ordre spirituel.

N'en déplaise à Monsieur Jung, cité à ce propos par l'auteur, je ne me sens ni plus ni moins névrosé que la plupart de mes semblables en m'efforçant de cultiver les deux simultanément. Et je suis bien certain de n'être pas le seul en ce cas... Et s'il est vrai que Louis-Claude de Saint-Martin recherchait, comme nous le savons, la Voie intérieure de l'Alchimie Spirituelle pour parfaire son évolution initiatique après qu'il eût délaissé la voie opérative de Martinez et pris quelque recul à l'égard des Elus-Cohens et de la franc-maçonnerie, il n'en est pas moins une réalité que l'Ordre Martiniste fondé par Papus au siècle dernier fut et est toujours, et ce bien au-delà des filiations que Robert Ambelain semble contester, un véritable ordre initiatique qui n'a aucun dénominateur commun avec ces sectes actuelles fondées par « des mythomanes, mégalomanes, imposteurs conscients ou inconscients » (page 175), en ceci qu'il maintient vivante, outre les enseignements fondamentaux de Saint-Martin, toute une Tradition mystique librement acceptée par ses membres sur qui, à ma connaissance (mais je ne connais pas trop mal), aucune pression morale ou intellectuelle de type *mooniste*, par exemple, n'a jamais été exercée. Si cela était, je n'y serais pas resté plus d'un quart d'heure et je pense que Robert Ambelain qui en fit également partie aurait agi de la même façon.

Quant au « philippisme » qui, selon les propres termes de l'auteur, « lui a succédé dès 1952 » et qui existe toujours sous le seul nom d'Ordre Martiniste (personne n'a jamais parlé de « robertisme » au sujet de Memphis-Misraïm et je n'aurais jamais permis qu'on le fit en ma présence), qui existe toujours, disais-je, bien que Philippe Encausse se soit désincarné SEIZE MOIS avant la parution de ce livre — qui par conséquent ne pouvait être sous presse à ce moment-là — il continue d'apporter grâce au dévouement et à la compétence de frères et de sœurs qui, j'en atteste, ne sont pas des spiritualistes au rabais ni des « chaisières de village » (encore que l'on doive se garder de mépriser toute activité si modeste soit-elle en vertu de la déontologie initiatique la plus ancienne) les bases solides d'une connaissance ésotérique sans lesquelles ils seraient restés perpétuellement étrangers à l'Illumination, comme le sont à jamais les « hommes du torrent ». Et que tous et toutes n'y réussissent pas est une autre affaire qui ne remet nullement en cause le système (2).

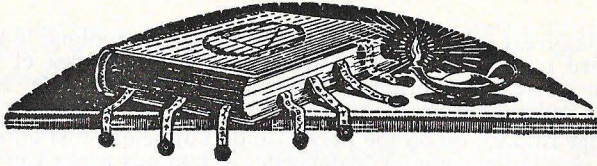
Par ailleurs, je ne vois pas l'intérêt de cette attaque déplacée ; en effet, qu'est-ce que l'évocation de « philippisme » peut apporter au lecteur profane car, si j'ai bien compris, c'est prioritairement

(2) Signalons que quelques pages plus loin (page 235) l'auteur rend un hommage indirect au Grand Maître Gérard Encausse (Papus) qui, de 1909 à 1916, fut le Grand Maître mondial du Rite de Memphis-Misraïm, avant Téder, Bricaud, Chevillon, Dupont et... Ambelain.

à ce public qu'est destiné cet ouvrage comme en témoigne le bandeau publicitaire qui l'orne et qui porte en gros caractères et en noir au blanc cette inscription raccoleuse : « UN GRAND MAITRE PARLE... » ?

Mon cher Robert, qu'on me permette de t'appeler ainsi en souvenir de notre amitié ancienne et fraternelle, je connais assez ton attachement à la Tradition et à la Vérité pour te dire que ton livre est suffisamment riche pour se passer de ces écarts de plume qui ne prouvent rien et qui ne font que jeter une ombre gênante sur un travail érudit. Démystifier est une chose, calomnier en est une autre...

Yves-Fred BOISSET



Les Livres...

● **La colère de l'agneau**, par Guy HOCQUENGHEM (Editions Albin-Michel, septembre 1985 - 570 pages - 98 F).

En un style à la fois robuste et élégant, Guy Hocquenghem nous entraîne à la rencontre de Jean tout au long du premier siècle de notre ère, quand, au lendemain du passage terrestre de Jésus, une nouvelle vision du monde se dessinait en latence alors que l'aigle romain enserrait de ses griffes de vautour ces sites torturés qui s'étendaient autour de la « mare nostrum ».

Jérusalem, Ephèse, Rome, Alexandrie, Patmos, Antioche, tous ces noms qui, aujourd'hui, fleurent bon le farniente des croisières, balisent la vie passionnée de Jean.

Et cet ouvrage se lit comme on lit un roman, un roman d'aventures, mais d'une aventure qui nous concerne, nous implique tous. On croirait par instants, mais est-ce vraiment illusion ?, avoir vécu dans cette étrange atmosphère des débuts du christianisme qui ne connaissait pas encore la défigurante rigueur des institutions ecclésiastiques et ne ressentait pas le poids des codifications ultérieures que lui infligèrent les Conciles.

On ne résume pas un tel livre, on ne saurait en extraire quelque passage. Il est beaucoup trop riche pour qu'il soit possible d'en isoler un mot, une phrase, un alinéa. On ne peut que souhaiter aux autres de prendre à sa lecture le plaisir spirituel qu'on y a pris soi-même.

Y.-F. B.

● **Les Mystères de la Messe**, par Henri BLANQUART (Le Léopard d'Or - 120 F).

Henri Blanquart avait publié **Les Mystères de la Messe** en 1978 aux éditions AVS. Après avoir écrit **Les Mystères de la Nativité chrétienne** (Editions Alréa à Rennes), il reprend son premier ouvrage, lui donne un plus large développement et l'édite au Léopard d'Or. Un livre de 235 pages, bien présenté. Henri Blanquart étudie avec grande attention les phases de la messe et son cérémonial aux diverses fêtes (Noël, Epiphanie, Carême, etc...) suivant la ronde zodiacale ; l'auteur use de toutes ses connaissances ; avide du commentaire biblique, il interroge contes et légendes, mais il est aussi astrologue, symboliste, alchimiste. Henri Blanquart cerne ainsi toutes les forces sacrées et d'ailleurs son précédent ouvrage avait un sous-titre définissant fort bien sa démarche devant sa recherche sur la Messe « Opération du Grand Œuvre alchimique » où la numérologie joue également. Le livre s'achève sur des renseignements directs et précis : l'autel, les vêtements liturgiques, les couleurs des ornements sacerdotaux : violet à l'Avent, vert à l'Epiphanie, blanc à Noël, violet au Carême. Un livre riche, donnant une nouvelle interprétation des rites, une compréhension élargie du mystère ; sans doute un des ouvrages les plus complets ; mais on peut regretter un manque d'index car c'est là un texte auquel on doit se référer.

Jean-Pierre BAYARD

● **Régius (Manuscrit 1390)**, par René DEZ (Editions Guy Trédaniel - 65 F).

Les **Old Charges** ou « Vieux Devoirs » sont encore nommés les « Anciennes Constitutions », ou selon l'expression d'Anderson « Les Constitutions gothiques » : 130 documents qui sont la base de la Franc-Maçonnerie de 1717. Le plus ancien d'entre-eux se nomme le **Régius**. Il est la copie d'un manuscrit antérieur à 1390 et compte 794 vers en moyen-anglais ; il est suivi par le **Cooke** de 1410 qui est en prose. « Cette charte la plus ancienne des francs mestiers de batisseurs », le Régius (1390), vient d'être traduite par René Dez, en vers français : tâche difficile et délicate. Il faut songer en plus de la transcription à l'archaïsme des termes. Nous n'avons guère eu de publications de ces textes qui privilégient l'étude de l'architecture et qui au-delà des préoccupations techniques mettent l'accent sur l'histoire traditionnelle de la Maçonnerie, identifiée avec la géométrie, cinquième science des arts libéraux.

Nous ne pouvons guère nous procurer l'ouvrage de Gould, celui de 1889 ; sans doute avons-nous eu une bonne traduction en vers d'Edmond Mazet, avec d'excellentes présentations dans le numéro 6 des publications « Travaux de la loge nationale de recherches Villard de Honnecourt » (GLNF) et j'ai évoqué ces forts belles recherches. Mais il y avait la place à l'étude de René Dez dont le rythme diffère de celui d'Edmond Mazet.

Ce petit ouvrage, préfacé par Henri Tort-Nouguès, alors Grand Maître de la Grande Loge de France, se clôt brusquement après la page 60, sur quelques reproductions du manuscrit, sans référence. S'il est souhaitable que chaque franc-maçon possède ce document important, nous aurions aimé avoir une étude plus complète, une documentation pouvant permettre à d'autres chercheurs d'aller plus loin. Cepen-

dant, félicitons René Dez et son éditeur Guy Trédaniel pour la publication de cet intéressant traité.

Jean-Pierre BAYARD

● **L'œuvre royale de Charles VI**, par Dominique RAVEL (Le Léopard d'Or - 130 F).

Charles VI le fol ? Dominique Ravel, avec force renseignements, dépeint la vie de ce roi bien critiqué de nos jours, et que son peuple aima. L'auteur montre fort clairement que le roi sut diriger le pays, qu'il était beaucoup plus souvent qu'on le dit, à s'occuper des affaires du royaume. Folie ? empoisonnement ? le roi était souvent malade et Dominique Ravel a rétabli avec exactitude les dates de ces crises qui permettent de mieux contrôler certains points d'histoire. Nous voyons évoluer son frère, le duc d'Orléans qui sera assassiné sur ordre du duc de Bourgogne, au sortir des appartements de la reine Isabeau de Bavière. Par cet intérêt historique du texte — avec la position prise par le dauphin Charles futur Charles VII — Dominique Ravel a bien montré que par le traité de Troyes un prince français devenait à la fois roi de France et d'Angleterre ; des hommes de la même famille régnant des deux côtés de la Manche. Outre cette valeur des faits, le grand intérêt de l'ouvrage est de rapporter un texte alchimique fort intéressant **L'œuvre royale** attribuée à Charles VI. Charles V s'intéressait aussi à la symbolique ; son fils aurait eu les mêmes dispositions. L'éditeur Le Léopard d'Or a reproduit en vieux français ce petit traité alchimique (p. 203 à 221), édition de 1629, transcrit dans l'étude historique où il donne lieu à un large commentaire avec des notes fort importantes sur le cerf volant. Six illustrations sont fort bien choisies sur le plan symbolique. Livre bien présenté et fort agréable à lire.

Jean-Pierre BAYARD

• **La Kabbale**, par Léon GORNY (Ed. Belfond, septembre 1985 - 316 pages - 118 F).

L'auteur a entrepris et réussi un vaste panorama des différents aspects de la Kabbale juive et de la Cabale chrétienne dans leurs implications historiques, mystiques et philosophiques.

De la Sybille juive qui remonte au début de notre ère jusqu'à la « Kabbala denudata » de von Rosenroth de la fin du XVIII^e siècle, nous revivons tout au long de cet ouvrage ce que la Tradition occidentale a très certainement développé de plus important et de plus élevé. Le XIII^e siècle, que Gorny appelle le Grand Siècle, celui d'Isaac l'Aveugle, d'Abulafia et du Sefer-ha-Zohar, siège sans aucun doute du sommet du mouvement cabaliste, mais il ne faut pas oublier que la Kabbale, si elle fut à l'origine le fruit de la spiritualité juive avant de devenir une tentative d'explication rationnelle de la Genèse et plus tard encore le point de convergence des spéculations bibliques, est, par dessus tout, le phare de l'hermétisme occidental tel que nous le retrouvons dans tous les courants ésotériques : rosicrucisme, illuminisme, franc-maçonnerie et occultisme, sans négliger l'influence qu'elle a exercée sur la pensée dite profane, littéraire et artistique.

Mais pourquoi faut-il qu'en son dernier chapitre (page 308), l'auteur ait cru nécessaire de lancer un coup de patte méchant et gratuit à Eliphas Lévi, Aleister Crowley et Papus (qu'une coquille rajeunit de trois ans), que, par l'effet d'un jugement hâtif, il associe en une injuste critique, à savoir que ces trois occultistes auraient fait preuve d'ignorance, de charlatanisme, obscurcissant le problème (celui de la Kabbale) par « le mélange d'une information partielle et de fantaisies mystiques » ? Oh, monsieur Gorny, êtes-vous si sûr de ce que vous avancez ?

Cela étant dit, s'il est vrai que

l'ouvrage de Léon Gorny ne saurait remplacer dans une bibliothèque celui de Henri Sérouya, beaucoup plus approfondi et beaucoup plus pénétrant, il doit cependant rester à portée de main de tout étudiant du « sacré ».

Y.-F. B.

• **La paix est mon royaume**, par ORIA (Ed. Arista - 250 pages - 75 F).

Les éditions Arista ont eu l'amabilité de me faire parvenir la nouvelle-née de leurs publications. Je les en remercie et dois avouer mon impossibilité à résumer, analyser ou commenter cet ouvrage puisque, comme l'écrit l'auteur en sa post-face : « ...l'écriture de ce livre se voudrait davantage "parole" et puissance expressive agissante, figurative et musicale, pour que la Poésie du langage et l'intervention de mots combinés de notions complémentaires puissent trouver ici leur véritable fonction d' « Acte pénétrant l'Âme ».

On lit, ou plutôt on écoute : on aime ou on n'aime pas. Et si l'on aime, on se tait et on s'écoute... jusqu'à ce que l'écho de ces pages échevelées s'échappe de l'âme...

Y.-F. B.

• **Guide pour un futur Franc-Maçon** (Ed. du Rocher, juin 1985 - 206 pages - 65 F).

Les Editions du Rocher viennent de livrer la troisième édition, complétée et révisée du Guide maçonnique (la première édition remonte à 1982).

Après quelques considérations générales mais superficielles sur l'histoire de l'Ordre et sur les buts et l'esprit de l'Initiation ainsi que sur les conditions matérielles et spirituelles nécessaires à son acquisition, le Guide fait l'inventaire des organisations maçonniques actuellement en activité en France, mettant, pour chacune d'entre elles, l'accent sur les desseins qu'elles poursuivent et sur les positions qu'elles observent vis-à-vis de la Tradition.

Bon aide-mémoire pour les frères, nous ne sommes pas convaincu que cet « annuaire » puisse être d'une grande utilité pour les postulants à l'initiation maçonnique, car, en tout état de cause, on n'entre pas en maçonnerie comme on le fait dans une quelconque association. Nous voulons dire que le « désir initiatique » ne saurait se subordonner à des considérations de statuts, de landmarks, d'organigrammes ou autres supports à caractère profane qui servent de cadre administratif et juridique à chaque obédience.

On ne devient pas un « fin palais » en ingurgitant les guides gastronomiques ni à la seule évocation des « spécialités du chef ». La Franc-Maçonnerie, ça se vit, ça se pénètre et parfois ça se pleure...

Y.-F. B.

• **Regards mystiques sur notre temps**, de SEDIR.

Les Amitiés Spirituelles, 5, rue de Savoie, 75006 Paris, ont éditées un choix de pensées du grand écrivain spiritualiste Sédir. Inutile de dire que ce choix est excellent et n'a pas vieilli depuis les 60 ou 70 ans qu'elles ont été écrites. Elles sont encore d'actualité. Préface d'Emile Besson, l'ami disparu. Vivement conseillé.

J.E.

• **La lumière des Rose+Croix**, par Frances A. YATES (Editions Retz, Paris 1985 - 287 pages - 96,00 F).

La Rose+Croix (et les Rose+Croix ?) constituent un des grands mystères, sinon le plus grand, de cette remarquable mutation de l'Europe chrétienne que fut la Renaissance. Nombre d'auteurs se sont passionnés pour ce brûlant sujet qui touche à l'hermétisme. Mais il est heureux qu'une historienne de la qualité de Frances A. Yates ait disséqué, à l'abri de toute passion et même de tout a-priori, le contexte politique de la naissance de

ce mouvement qui, malgré les apparences, n'est peut-être pas si mystérieux qu'on se plaît à le dire et à l'écrire depuis bientôt quatre siècles.

(En réalité, cet ouvrage est paru à Londres et à Boston en 1972, sous le titre : « The Rosicrucian enlightenment ». C'est la traduction française de M.D. Delorme qui fait l'objet de la présente édition).

Tout au long de cet ouvrage fort documenté, l'auteur qui précise en plusieurs endroits qu'elle entend bien faire œuvre d'historien et seulement d'historien, nous guide à travers la Bohême, le Palatinat et l'Angleterre du début du XVII^e siècle, puisqu'aussi bien ce sont ces trois pays qui virent évoluer le mouvement rosicrucien à ses origines. Si l'on n'était assuré par l'ensemble du texte de la probité intellectuelle de Madame Yates, on pourrait croire que ses recherches ont été obérées par un certain « chauvinisme ». En effet, ne suggère-t-elle pas que la Rose+Croix qui, historiquement, vit le jour avec la parution des Manifestes attribués à J.-V. Andrae, pasteur dans le Wurtemberg, plongerait en vérité ses racines dans la vieille Angleterre et qu'elle aurait été importée en Allemagne par la suite (en particulier par John Dee) de la princesse Elisabeth, fille de Jacques 1^{er} d'Angleterre, épouse de Frédéric V, Electeur palatin du Rhin et futur roi éphémère de Bohême. Cette union qui fut célébrée avec éclat le 14 février 1613 serait pour l'auteur le début de l'aventure rosicrucienne.

Hypothèse peut-être fondée — les arguments développés par l'auteur nous semblent solides et convaincants — mais décevante, tant on a pris l'habitude d'associer la Rose+Croix à l'âme allemande, je veux dire celle de Goethe, celle que Gérard de Nerval a si bien sentie battre au cœur de l'Europe.

Sur fond de guerres de religion, de luttes contre l'hégémonie des très catholiques Habsbourgs menées par les princes allemands ligüés (dont notre Frédéric V) et

dans le lourd climat qui précéda la Guerre de Trente Ans, la Rose+ Croix est éclose avant de revenir en Angleterre, « sa vraie patrie », selon l'auteur, qui poursuit en évoquant quelques aspects de l'influence rosicrucienne sur la pensée du XVII^e siècle, sur la philosophie et sur les sciences (cf. Newton). On y croise bien entendu toutes les figures associées de près ou de loin au mouvement rosicrucien : Francis Bacon, Descartes, Ashmole, Fludd et bien d'autres.

Nous ne saurions trop conseiller la lecture de ce livre dont nous reconnaissons (sans vouloir jouer avec les mots de son titre) qu'il apporte une nouvelle lumière sur la Rose+ Croix et que nous ne sommes pas loin de considérer qu'il est, pour ce qui concerne la littérature ésotérique, le livre de l'année.

Y.-F. B.

● **Traité sur la matière de la Pierre des Philosophes en général.** Anonyme (Editions Guy Trédaniel - 40,00 F).

Bernard Biebel présente ce très petit traité d'alchimie, d'après un texte manuscrit conservé par la Bibliothèque de l'Arsenal à Paris. Ce **Traité sur la Matière de la Pierre des Philosophes** est concis ; dans un style direct, il nous est parlé du feu élémentaire, « du soleil et de la lune et de leur préparation », et cependant nous devons lire et relire ce texte, prendre d'autres ouvrages pour avoir une idée sur ces opérations qui resteront bien mystérieuses à la plupart d'entre nous. Bernard Biebel qui dirige cette collection, apporte cependant des vues traditionnelles qui peuvent nous orienter. Des livres de Lintant, Rippley, Fontanus sont parus dans la même collection qui offre ainsi des outils indispensables à tout chercheur de cette science hermétique, approfondissement de notre être.

Jean-Pierre BAYARD

● **Morigny-Champigny**, par Michel BILLARD (Editions du Soleil, 12, rue Elias-Robert, 91150 Etampes - 60 F).

Etampes, ville royale : voici avec l'importance des sources, des bourgades druidiques un long cheminement depuis la race des Mérovingiens. Michel Billard, amoureux de sa région, en retrace la mémoire, et s'il évoque Morigny-Champigny jusqu'à notre époque, il donne de très utiles renseignements sur le passé de cette région, résidence royale. Son livre s'inscrit dans la pensée traditionnelle et cette synthèse du Moyen-âge dépasse le cadre d'une région, même si celle-ci est importante.

Michel Billard, professeur d'histoire, s'intéresse à ce passé qui plonge ses racines dans le symbolisme. S'il a constitué un noyau de chercheurs, avec un système de conférences où est venu notre ami Paul Barba-Negra qui a pu présenter des films appartenant à la « Géographie Sacrée », il sait aussi évoquer l'ordre de Saint-Lazare de Jérusalem.

Son éditeur, Michel Héroult, est lui-même épris de cette recherche. Avec une nouvelle équipe, il dirige la **Nouvelle Tour de Feu** qui de Jarnac est ainsi venue à Etampes ; dans cette remarquable revue où enfin les poètes sont mis à l'honneur, notons un excellent numéro consacré au grand poète de la mer Tristan Corbière ; ce numéro a été établi par Michel Dansel qui a aussi participé à l'élaboration du n° 7 : « Littérature et Franc-Maçonnerie ». Des éditions et des auteurs bien sympathiques, qui reflètent la connaissance poétique, celle de l'illumination intérieure.

Jean-Pierre BAYARD

● **Gilles de Rais et Jacques Cœur**, par Roger FACON et Jean-Marie PARENT (Robert Laffont - 69 F).

Il a été beaucoup écrit sur Gilles de Rais, baron breton (1404-1440) et fort souvent maladroitement. Cet homme d'une très illustre famille

— un de ses oncles est Du Guesclin — ne suit pas la politique de son suzerain Jean V duc de Bretagne ; il épouse la cause désespérée du petit roi de Bourges. Compagnon de Jeanne d'Arc, Gilles est l'un des quatre otages de la Sainte-Ampoule au sacre de Charles VII à Reims. Pour sa valeur et honorer ses services, Gilles est nommé Maréchal de France : il a vingt-cinq ans. Peu après la condamnation de Jeanne, Gilles se retire sur ses terres, mène la vie d'un grand noble lettré, fait monter des pièces de théâtre, s'occupe d'alchimie. Pour un fait relativement anodin, Gilles est arrêté par le duc de Bretagne et après un procès de cinq semaines il est exécuté à Nantes ; les propriétés reviennent au duc de Bretagne. Roger Facon et Jean-Marie Parent rapportent son étrange confession : il a invoqué le démon et tué 400, 800 enfants. De même, Jacques Cœur argentier de Charles VII, commerçant avisé, ayant un très grand nombre de comptoirs, sa flotte, est arrêté et condamné pour le meurtre d'Agnès Sorel. R. Facon et J.M. Parent reprennent les thèses de l'innocence de ces deux hommes qui tous deux se sont occupés d'alchimie. Si l'on ne peut souscrire à l'éventualité d'une participation financière de Gilles dans l'entreprise de Jacques Cœur (p. 240), ni même à l'action d'un groupe néo-templier (p. 235), cet ouvrage est intéressant par l'atmosphère retracée et principalement par ses notes sur l'alchimie, sur Bourges et la description de la demeure de Jacques Cœur, riche par ses symboles alchimiques.

Jean-Pierre BAYARD

● **La symbolique des échecs**, par Pierre CARNAC (Ed. Henri Veyrier - 135,00 F).

La symbolique des échecs, avec un sous-titre « Les secrets du Jeu des rois », tel est le nouveau livre

publié par Pierre Carnac, aux éditions Henri Veyrier, dans la collection « Connaissance de l'Etrange » dirigée par Xavier Pasquini. Pierre Carnac a publié des livres sur l'étrange aux Editions Robert Laffont, une **architecture sacrée** aux Editions Dangles et le voici aujourd'hui devant l'architecture du damier. La revue « Atlantis » avait dans son numéro 220 (nov.-déc. 1963) soulevé quelques problèmes de l'échiquier, mais dans cet ouvrage de 282 pages, aux très nombreux schémas, Pierre Carnac paraît avoir abordé toute la complexité de cet étrange jeu. Après avoir retracé un historique de ce « jeu du Beau-séant » qui, pratiqué au Moyen Age, plongeait ses racines dans un lointain passé — vestiges à Lascaux (p. 27), au néolithique, puis en Egypte et dans nos civilisations —, Pierre Carnac évoque principalement la grande loi des nombres ; avec aisance, l'auteur montre les relations avec la géométrie et, s'appuyant sur la numérologie, il relie cet espace sacré au carré magique, dont il montre quelques exemples, peut-être plus particulièrement celui de Dürer (p. 96). L'échiquier est ainsi un Mandala. Mais si « le monde de l'échiquier est le monde des nombres », il est aussi celui de l'homme ; avec « Les preux et le verbe », l'auteur définit la symbolique des pièces, les échecs majeurs et mineurs. Pierre Carnac, de l'ensemble de ce symbolisme particulièrement numérologique — fort prenant, non mathématique —, tire une conclusion philosophique et définit le Monde de l'Action. Ce Mandala de soixante-quatre cases, par l'expression de son rythme cosmique, est un jeu qui symbolise le cheminement initiatique : il conduit à une transmutation alchimique par la logique de ses mouvements qui s'inscrivent dans la loi des nombres. Un ouvrage fort intéressant sur un jeu qui reste d'actualité.

Jean-Pierre BAYARD

● **La médiumnité**, par Jackie LAN-DREAUX-VALABRE, aux Editions Robert Laffont, 6, place Saint-Sulpice, 75006 Paris (75 F) 1985.

L'auteur le dit lui-même, cet ouvrage a été écrit pour les débutants en études psychiques.

Bien composé, bien écrit, il opère une graduation qui amène tout doucement à la connaissance et replace dans le monde moderne ce phénomène qu'est la médiumnité.

J.E.

● **La vérité sur l'astrologie**, par Michel GAUQUELIN (Editions du Rocher, 28, rue Comte-Félix-Gastaldi, Monaco, Principauté de Monaco - 120 F - 1985).

Parmi les astrologues chevronnés, tout le monde connaît les travaux de Michel Gauquelin sur des centaines de milliers de thèmes et les statistiques qu'il en a tirées. Certaines rejoignent la Tradition.

Il soulève et résoud en quelque sorte, le problème des naissances provoquées par la médecine (césariennes, etc...) disant que cela altère la vérité astrologique.

A lire.

J.E.

VIENT DE PARAÎTRE

0062 **Les Cahiers de l'Abbaye, n° 9 ; A propos des sectes.** - Association l'Abbaye, 1985. - 60 p. ; 24 x 17 cm.

Bibliogr. - ISSN 0753-7972. Br. 35 F.

Expérience et réflexions de membres de

l'association l'Abbaye confrontés aux sectes et à leurs adeptes.

00063 **CLEYET-MICHAUD Marius.** — **Le Nombre d'or.** - 5^e éd. mise à jour. - P.U.F., 1985. - 128 p. ; 18 x 12 cm. - (Que sais-je ?, 1530).

ISBN 2-13-039092-7. Br. 21,80 F.

Grandeur arithmétique authentique, le nombre d'or renferme-t-il la clé de la connaissance ? Une partie importante de l'exposé est consacrée aux idées qui gravitent autour du nombre d'or ainsi qu'aux applications qu'on en fait ou qu'on peut en faire.

00064 **DUBOIS Josette.** — **Pour une autre vision.** - Lettres libres, 1985. - 167 p. ; 21 x 14 cm.

ISBN 2-867510-55-4. Br. 78 F.

Pour l'auteur initiée à l'astrologie humaniste, nous nous acheminons vers une civilisation où l'individu libéré de tout schéma normalisateur mutilant, n'aura plus qu'un seul modèle : lui-même.

00065 **HIRSIG Hugnette.** — **Traité d'astrologie : la science des astres.** - Le Jour, 1985. - 399 p. ; 23 x 15 cm. - (Gris et or).

ISBN 2-89044-333-7. Br. 152 F.

Une initiation aux principes fondamentaux qui régissent la théorie et la pratique de l'astrologie.

00066 **LAVIER Jacques A.** — **Uranologie chinoise.** - Maloine, 1985. - 222 p. ; 21 x 15 cm.

ISBN 2-224-01082-6. Br. 128 F.

A mi-chemin entre l'astronomie et l'astrologie, l'uranologie a permis d'élaborer une conception de l'homme en analogie avec le ciel. L'auteur a trié et traduit les plus anciens textes sur ce sujet.

00067 **PHAURÉ Jean.** — **Introduction à la géographie sacrée de Paris, barque d'Isis.** - Borrégo, 1985. - 130 p. ; ill. ; 22 x 16 cm.

Br. 70 F.

Pour l'auteur, Paris, dans ses structures, son orientation et son développement, a une signification qui va au-delà de l'art et de l'histoire, relevant d'une discipline oubliée par les esprits rationalistes.

ORDRE MARTINISTE

Entre nous...

COMPTE-RENDU DES « JOURNEES PAPUS » 1985

Les 26 et 27 octobre 1985 ont eu lieu à Paris les « Journées Papus ». Ces journées, si attendues par certains de nos frères et amis, ont été couronnées de succès. Nous avons rendu hommage au Dr. Gérard Encausse « Papus » et à son fils, notre bien-aimé Dr. Philippe Encausse. Comme chaque année, une réunion réservée aux seuls membres de notre Ordre Vénérable a eu lieu le samedi après-midi dans un temple que la Grande Loge de France, deuxième obédience maçonnique française, a aimablement mis à notre disposition.

Le temple était rempli par des sœurs et frères, parmi lesquels des représentants des Groupes et Cercles suivants :

Amélie de Boisse Mortémart	Jean le Baptiste
Andréas	Jules Boucher
Aurore	Louis-Claude de Saint-Martin
Caritas	Lumière - Breiz
Constant Chevillon	Phaneg
Eugène Doyen	Raoul Fructus
Fraternité	Roger Bacon
Gérard Encausse	

Les représentants des Groupes ou Cercles précités ont pris la parole pour nous donner de leurs nouvelles. Une fraternelle représentation de l'Ordre Martiniste de Belgique nous a accompagnés dans nos travaux.

Notre sœur J.E., ancienne Présidente du Groupe « Amélie de Boisse-Mortémart », avait préparé un travail qui a été lu par la sœur M.L. qui occupe actuellement la même fonction. Etant donné l'intérêt que ce travail présente, du point de vue historique, en voici quelques extraits :

« ...Mystérieuse Amélie de Boisse-Mortémart !... Parmi nos Maîtres Passés, elle est celle dont on ne sait pratiquement rien. Elle n'a pas laissé d'ouvrages. Le seul lien que nous ayons est la lettre de Jean Chaboseau à Philippe Encausse, datée du 17 septembre 1960, relatant ce que son père, Augustin Chaboseau, lui avait dit sur son Initiatrice.

« Elle était née Amélie de Nouel de La Touche... mon père avait dix-huit ans lorsqu'il a fait sa connaissance, et il était seul à Paris. Musicienne, cultivée, mon père aimait beaucoup passer ses jeudis soirs chez elle. Cette vieille dame s'était mise en tête de compléter la culture de ce jeune homme, qu'elle trouvait beaucoup trop universitaire. Elle lui a fait découvrir Balzac sous un autre jour, par exemple. Elle lui a ouvert les yeux sur certains philosophes que mon père tenait un peu à l'écart et, petit à petit, l'a amené à la connaissance des soi-disants Illuminés et Théosophes de la fin du XVIII^e siècle et du début du XIX^e, en particulier Ballanche. Et naturellement elle lui lisait beaucoup de textes de Saint-Martin... Et puis, un jour, Amélie a dit à ce jeune homme qu'il existait « quelque chose », qu'une tradition s'était perpétuée, secrètement ou du moins discrètement... Elle a reçu à son tour mon père en tant que Martiniste.

« Dans une ambiance extrêmement sévère pour tous ceux qui se singularisaient, sortaient des normes bourgeoises et solidement établies... elle avait, heureusement, un mari compréhensif et intelligent qui partageait peut-être ses idées, en tous les cas qui n'y était pas hostile. Très critiquée par son milieu, elle n'en est que plus méritante et respectable. Croisons à l'existence, en son temps, d'une Martiniste qui a transmis l'initiation à quelques élus... ».

Par la suite, notre frère A.F. nous a entretenus pendant une heure — qui a paru bien courte — sur « Les trois voies de la tradition ? ». Trois tendances, trois voies d'approche dans notre monde contemporain. L'initié se doit de concilier Tradition et Modernité. Son découpage méthodologique pour nous aider à nous y reconnaître dans le monde moderne portait sur une voie axée sur la tradition primordiale d'origine non humaine, dépôt de sagesse et de gnose, une voie historique et une voie humaniste ou alchimique.

La science de l'érudit et l'élan inspiré de l'homme généreux se complétaient et s'aidaient pour le plus grand plaisir des assistants, ravis de participer à cette harmonie que le verbe de notre frère mettait à notre portée.

La réunion s'est terminée par une chaîne de prière, dédiée aux êtres se trouvant dans la souffrance.

A 20 heures a eu lieu le bien connu « Banquet Papus » qui a réuni dans une véritable fraternité des disciples et amis du Dr. Gérard Encausse « Papus » et de son fils, le Dr. Philippe Encausse, ancien Président d'Honneur de l'Ordre Martiniste. Nous approchions la centaine. Le cadre de ces « agapes fraternelles » a été le déjà coutumier Club Ecosaïsa. A la fin du repas, les lots de la traditionnelle « tombola » ont été distribués pendant que plusieurs auteurs, fidèles à nos idéaux et à ces journées, dédicaçaient leurs ouvrages. J'en citerai quelques-uns seulement : Adrienne Servantie-Lombard, Jacques d'Arès, Yves-Fred Boisset, Serge Hutin, Jean Prieur, Elie-Charles Flamand, René Seneve... Je tiens à les remercier d'avoir participé à notre réunion et d'avoir aimablement dialogué avec ceux qui s'intéressaient tant à leur recherche qu'à leur renommée, établissant ainsi un lien vivant entre lecteur et auteur. Je n'oublie pas non plus ces fidèles amis de notre Philippe, serrés autour de Jacqueline Encausse, l'entourant de leur bonhomie et de leur joie de vivre, si « papusienne ». A ses côtés aussi, Gérard Encausse, le tempérament de son père et l'œil de son grand-père... Merci à tous de leur présence et de leur soutien.

Le lendemain, après une journée bien remplie pour certains d'entre nous, nous nous sommes retrouvés au cimetière du Père Lachaise, autour de la tombe de Papus pour célébrer le 69^e anniversaire de sa désincarnation. Nous lui avons rendu hommage, ainsi qu'à son fils Philippe. Ici encore, son épouse et ses enfants, Gérard et Michel, ainsi que des représentants des Loges « Papus » et « Gérard Encausse » de la Grande Loge de France, et de l'Ordre Martiniste, fruit du patient effort du père et du fils, étaient présents. Le bon frère soleil était là aussi, cette année...

Certains admirateurs de Papus l'ont rejoint depuis l'année dernière : Jean Bourciez, Suzanne Cheminée, Mariette Hermant, Jacques Mical, Paul Pinot. Tous, Francs-Maçons ou Martinistes, chercheurs de vérité, se sont retrouvés là où les dissensions des hommes sont ramenées à leur juste valeur ; là où des anges compatissants avant qu'ils ne soient l'homme appelle « justes » accueillent toute âme humaine. Nous les avons joints à notre hommage.

Notre frère le Dr. Philippe Encausse demandait chaque année à un fidèle disciple de Papus de prendre la parole pour évoquer le Maître. Notre frère Claude Bruchon a bien voulu cette année remplir cette émouvante tâche. Voici ses paroles :

« Souffrance et " Grand Œuvre " »

Quand le mercredi, jour de Mercure, 9 octobre 1985 jour de la Saint-

Denis, c'est-à-dire fête de Dionysos qui sous le nom de Iacchos était le patron de l'Alchimie, quand donc, Emilio m'a proposé de prendre la parole devant vous, ici, aujourd'hui, j'ai commencé par refuser puis j'ai cédé, bien que n'étant pas martiniste, car il n'est pas possible de dire « non » longtemps à l'un de ses proches, surtout lorsqu'il frappe à votre porte pour vous demander de lire une page de Papus et de rendre un affectueux et respectueux hommage aux docteurs Gérard et Philippe Encausse, en présence des membres de leur famille, la chère Jacqueline, les chers Michel et Gérard et de tant de sympathisants.

Alors s'est posé le problème du choix : dans une œuvre littéraire aussi abondante, quel ouvrage retenir, quel chapitre isoler ? quelles lignes privilégier ? Après avoir été tenté par ce que Gérard Encausse a rédigé sur les rêves, dans son fameux « A.B.C. d'Occultisme » (publié aux Editions Dangles), j'ai finalement opté pour une page de « La Science des Mages » (édité par La Diffusion Scientifique) que Philippe avait choisie lui-même et insérée dans le livre qu'il a consacré à son père Papus, livre dédié aux disciples d'Hermès et publié chez Pierre Belfond. Voici une partie de cet extrait :

« ...La souffrance terrestre est bénie car elle constitue le grand moyen de rachat et le seul mode de paiement des fautes pour les esprits incarnés. »

Aussi, bien imprudent est-il celui qui veut éviter la souffrance ; il ne lui reste qu'une issue, révélée par Bouddha, c'est la délivrance progressive et consciente des attractions de la vie. Voilà pourquoi la voie révélée par le Christ est la seule divine. Loin de fuir la vie, il faut, au contraire, en accepter toutes les responsabilités et toutes les charges, avec calme et fermeté. Pour cela il faut savoir souffrir, sans révolte et avec reconnaissance pour Celui qui n'abandonne jamais ceux qui s'abandonnent à lui. »

L'aveuglement des hommes, empoisonnés de rationalisme matérialiste, est tel qu'ils se figurent éviter la souffrance par la possession des richesses. La douleur change d'aspect chez les riches et s'élève du plan physique au plan sentimental, puis au plan mental. Elle s'affine, s'aiguise, s'exaspère et s'affirme d'autant plus terrible qu'elle échappe davantage à la puissance satanique de l'argent. Les millions ne gardent ni de la maladie, ni des déchirements du cœur, ni de la perte brusque des enfants, et ils apportent avec eux tant de ferments d'égoïsme et tant de graines de châtements futurs, que l'homme sage doit bénir le ciel qui lui évite de si redoutables soucis d'aveuglement. »

C'est dans la détermination des plans et de leurs divines réactions douloureuses que réside cette science de la souffrance qui mène à la porte formée de la réincarnation consciente. »

Il n'entre nullement dans mes intentions de commenter ce beau texte, ce qui serait sacrilège ; surtout pas d'en faire la paraphrase, ce qui serait pire encore, ou de le résumer puisque Papus l'a déjà remarquablement synthétisé dans son admirable « Adaptation à la souffrance » (principe paternel de rédemption dans le monde matériel). Aussi me bornerai-je à en prouver la vérité en vous parlant brièvement du rêve qui m'est venu dans la nuit du jeudi 15 au vendredi 16 août de cette année.

Ce rêve avait trois parties : la première et la troisième concernaient la Pierre philosophale, la deuxième montrait l'Elixir parfait au rouge, qui est l'aspect liquide de la Pierre. La personne qui, dans le songe, me tendait un grand verre de ce « breuvage d'immortalité », au goût divinement exquis, m'en donnait aussi le nom : la Géhenne. Pour le dictionnaire Robert, la « Géhenne » est la torture, la souffrance intense et intolérable, l'Enfer biblique et, étymologiquement, la vallée Hinno proche de Jérusalem où les enfants premiers nés royaux étaient sacrifiés par le feu au dieu Moloch. Ainsi, pour atteindre le Graal, conquérir la Toison d'or, découvrir le Trésor, confectionner la Pierre, faut-il d'abord souffrir mille morts en sacrifiant le vieil homme par le feu pour que naisse le fils des philosophes. Ainsi se trouvent oniriquement posés les

deux contraires qu'il s'agit de concilier, à savoir la Pierre philosophale, qui en est le but, et la Géhenne, qui en est tout à la fois le point de départ, le moyen et la condition, mais aussi la récompense, car les Champs Elysées sont voisins du Tartare, l'Enfer est pavé de bonnes intentions et le nom de son dieu, Pluton, dérive du mot grec *ploutos*, qui veut dire *richesse*. A cette conciliation des contraires nous convient, entre autres, les mythes (notamment de création), les légendes, les contes de fées, les jeux de société comme le jeu de l'oie ou les jeux d'enfants comme la marelle, l'alchimie, sa forme moderne qu'est l'individuation de Jung et les diverses initiations et les antiques religions à mystères.

Parmi ces dernières, l'Eleusisme nous montre Koré, c'est-à-dire la jeune Perséphone représentant le futur initié, descendre aux Enfers avant de parvenir au Ciel; il nous montre également Dionysos, né deux fois, frappé de démence puis guéri de sa folie, devenant le « libérateur des Enfers ». Et c'est aux Enfers que le Christ descend après avoir souffert sur la croix, être mort et avant de ressusciter le troisième jour et de monter aux Cieux. Aussi Papus eut-il raison d'écrire, dans son « *Adaptation* » précitée: « *O souffrance bienfaisante (...) Que ton feu purificateur brûle mon corps comme il a brûlé mon âme* ».

Amis, écoutons le message de Papus, souffrons mille tourments pour mériter le Ciel et, dans ce cimetière où s'expriment des condoléances — un mot qui vient du latin *dolere* et qui signifie précisément *souffrir* —, réjouissons-nous d'être réunis aujourd'hui pour fêter, avec leurs parents, les docteurs Gérard et Philippe Encausse, car ces deux maîtres qui ont souffert sont maintenant au Paradis et, en nos cœurs, leur souvenir est impérissable ».

La cérémonie s'est terminée par une émouvante chaîne dirigée par le frère Robert Amadou.

Au nom de la famille et des représentants des organisations qui ont si brillamment collaboré au succès de ces Journées, j'adresse un grand merci à tous les présents et à tous ceux qui, n'ayant pu être des nôtres, se sont joints à nous d'esprit et de cœur.

A l'année prochaine, mes amis !

Emilio LORENZO

L'Initiation

CAHIERS DE DOCUMENTATION
ESOTERIQUE TRADITIONNELLE

ORGANE OFFICIEL DE L'ORDRE MARTINISTE

Revue fondée en 1888 par PAPUS (D^r Gérard ENCAUSSE)

Réveillée en 1953 par le Docteur Philippe ENCAUSSE

Directeur : Michel LEGER

Rédacteur en Chef : Yves-Fred BOISSET

(Nouvelle série — 1953)

BULLETIN D'ABONNEMENT 1986

à recopier ou photocopier et à envoyer rempli et signé à

Revue l'INITIATION

9, rue du Cardinal-Lemoine - 75005 PARIS

Compte Chèques Postaux : PARIS 8 288-40 U

Veillez m'inscrire pour un abonnement de un an (Janvier à Décembre), à dater du premier numéro de l'année en cours, à

L'Initiation

Je vous remets en espèces ;
mandat ; chèque
(bancaire
ou postal) la somme de

(Rayer les mentions inutiles)

		1986
Sous pli ouvert	France	100 F
	Etranger	supprimé
Sous pli fermé	France	120 F
	Etranger ⁽¹⁾	160 F

Abonnement de soutien 200 F

Au choix : pli ouvert — pli fermé (rayer la mention inutile)

Nom Prénom

Adresse

Le 19.....

Signature,

(1) Règlement à effectuer en francs français, payables dans une succursale de banque française.

(*) La revue est trimestrielle, soit 4 numéros par an.

Le prix d'achat de chaque numéro antérieur à l'année en cours est de 25 F.

SOMMAIRES 1984

JANVIER - FEVRIER - MARS (48 pages)

Editorial : Communications et coopération, par MARCUS. — **A propos de l'Apocalypse de Jean**, par François RIBADEAU DUMAS. — **L'Atlantide plus près de nous**, par Henry BAC. — **Le nombre quatre (4), ce grand méconnu**, par Jean-Elias BENAOR. — **Nos « Maîtres Passés »... Centenaire du Docteur Edouard BERTHOLET**, par Renée-Paule GUILLOT. — **Réflexions sur un enseignement du Maître PHILIPPE**, de Lyon, par le Dr Pierre BONALD. — **Monsieur PHILIPPE et le petit enfant** (poème), par Jean-Louis BRU. — **Parmi ceux qui nous ont précédés...** Julien HERBUTE, par Philippe ENCAUSSE. — **Le fonds Stanislas de GUAITA** - Documents inédits - Présentation et Introduction de Robert AMADOU. — **ORDRE MARTINISTE - Entre nous...**, par Emilio LORENZO et Maria de VIA-LORENZO. — **Les Livres...** — **A propos de l'Archéomètre**, par Yves-Fred BOISSET. — **L'Astral des choses**, par PAPUS. — **Au service du Football** (Conte drolatique), par Philippe ENCAUSSE.

AVRIL - MAI - JUIN (48 pages)

Editorial : De la conjoncture politique, par MARCUS. — **Propos sur la Prière**, par Irénée SEGURET. — **Les Mystères d'Abydos**, par Jean-Louis BERNARD. — **Puissance cachée de la lettre « A »**, par RAOUM. — **Le Symbolisme de l'Arc-en-Ciel**, par MARTIN. — **Puissance des mots**, par Henry BAC. — **Fraternité**, par Charles de SAINT-SAVIN. — **Notre « Voie »**, poème, par Jean FINDIKIAN. — **A propos de la date de la mort du Christ... une hypothèse récente**. — **Réflexions sur un enseignement du Maître PHILIPPE**, de Lyon, par le Dr Pierre BONALD. — **Le Fonds Stanislas de GUAITA** - Documents inédits - Présentation et Introduction de Robert AMADOU. — **Les Livres...** — **ORDRE MARTINISTE - Entre nous...**, par le Secrétaire Général de l'Ordre. — **L'Alsace millénaire**, par Auguste SCHWAB. — **Un au-revoir à Gérard LEPRETRE**, par Adrienne SERVENTIE. — **Parmi ceux qui nous ont précédés**, par le Dr Philippe ENCAUSSE. — **Ouvrages de PAPUS** actuellement en librairie.

JUILLET - AOUT - SEPTEMBRE (48 pages)

Faire-Part. — **Portrait du Dr Philippe ENCAUSSE**. — **Philippe ENCAUSSE**, par Gérard ENCAUSSE, son fils. — **Editorial : Le Ministère de la Voie Cardiaque**, par MARCUS. — **Homélie**, par Robert AMADOU. — **Faisant suite à l'Homélie, paroles des FF Emilio LORENZO et Georges COSTE**. — **Allocution prononcée le 27 juillet 1984** par le Frère Gérard MESNIL. — **Photographies prises au Cimetière du Père Lachaise**. — **Philippe ENCAUSSE, Franc-Maçon exemplaire**, par Henry BAC. — **Le fils de PAPUS**, par Yves-Fred BOISSET. — **Le Dr Philippe ENCAUSSE, le Martiniste**, par Emilio LORENZO. — **Une lumière disparaît**, par Michel LEGER. — **Mon Frère Philippe ENCAUSSE**, par Irénée SEGURET. — **Lettre à PHILIPPE**, par Adrienne SERVANTIE-LOMBARD. — **Notre cher PHILIPPE...**, par Pierre BONALD. — **Philippe ENCAUSSE, médecin sportif, serviteur de l'Etat**, par le Docteur Henri PERIE. — **Documents** : les deux premières pages de couverture de la Revue (1888 et 1953). — **Les « Marchands du Temple »**, par Philippe ENCAUSSE. — **Sommaires 1983**. — **ORDRE MARTINISTE - Entre nous...** — « Journées PAPUS 1984 ».

OCTOBRE - NOVEMBRE - DECEMBRE (48 pages)

Editorial, par MARCUS. — **Prométhée, ou la part divine**, par Gérard MESNIL. — **Beyreuth, haut-lieu**, par Henry BAC. — **Portraits et écrits concernant Paul SEDIR**. — **Paul SEDIR**, par Victor-Emile MICHELET. — **Paul SEDIR, dessinateur, d'après un ex-libris**, par Alain MERCIER. — **Hélias ARTISTA**, par Paul SEDIR. — **La Parabole du Figueur stérile**, par Jacqueline ACKERMAN. — **Testament d'Ordre Spirituel**, par Gérard LEPRETRE. — **Vers de CHAMUEL à PAPUS** - Introduction de Georges COSTE. — **Les Livres...** — **La Revue des Revues**. — **Document : CONCORDAT**. — **ORDRE MARTINISTE - Entre nous...**, par Emilio LORENZO, Président de l'Ordre Martiniste. — **Vœux pour 1985**, par Emilio LORENZO, Michel LEGER et Yves-Fred BOISSET.

Numéros épuisés : 1953 (N° 2). — 1955 (N° 1). — 1956 (N°s 1-3-4). — 1957 (N°s 1-2-3-4). — 1958 (N°s 1-3-4). — 1959 (N°s 1-2-3-4). — 1960 (N° 4). — 1961 (N° 1). — 1962 (N°s 1-2). — 1965 (N° 1). — 1967 (N° 2). — 1968 (N°s 1-2). — 1970 (N°s 1-3). — 1971 (N° 1). — 1972 (N° 1). — 1973 (N°s 1-2). — 1974 (N° 1). — 1975 (N° 1). — 1980 (N°s 1-2). — 1981 (N° 2).

Nombre de numéros de la nouvelle série : 1953 (6). — 1954 (4). — 1955 (4). — 1956 (3). — 1957 (2). — 1958 (2). — 1959 (2). — 1960 (4). — 1961 (4). — 1962 (4). — 1963 (4). — 1964 (4). — 1965 (4). — 1966 (4). — 1967 (3). — 1968 (4). — 1969 (4). — 1970 (4). — 1971 (4). — 1972 (4). — 1973 (4). — 1974 (4). — 1975 (4). — 1976 (4). — 1977 (4). — 1978 (4). — 1979 (4). — 1980 (4). — 1981 (4). — 1982 (4). — 1983 (4). — 1984 (4) soit 122 numéros.

Le Ministère de l'Homme-Esprit, l'un des plus célèbres et des plus rares ouvrages de Louis-Claude de SAINT-MARTIN, a été reproduit intégralement dans les numéros suivants de l'INITIATION : 1954 (2-3-4). — 1955 (1-4). — 1956 (2-3-4). — 1957 (1). — 1960 (4). — 1961 (2-4). — 1962 (4). — 1964 (3). — 1965 (3-4). — 1966 (1-2-3).

* * *

● **Tarot : Les « Arcanes majeurs » (22 Lames)** ont été étudiés par Suzy VANDEVEN (Reims) dans les numéros suivants : 1969 (1-2-3-4). — 1970 (1-2-3-4). — 1971 (1-2-3-4). — 1972 (1-2-4). — 1973 (2).

Le prix d'achat de chaque numéro antérieur à l'année en cours est de 25 F.

Notre revue, fondée en 1888 par Papus, a été réveillée en 1953 par son fils, notre cher Philippe qui pendant plus de trente ans lui a consacré le meilleur de lui-même.

Avec le prochain numéro, l'Initiation (nouvelle série) entrera dans sa trente troisième année, âge ô combien chargé d'ésotérisme chrétien.

Tout en demeurant soucieux de conserver à notre revue sa présentation actuelle — laquelle au demeurant n'a sensiblement pas changé depuis ses origines — les membres de notre comité de rédaction ont, en plein et parfait accord, projeté d'expérimenter à partir du prochain numéro une nouvelle formule.

Ainsi, les quatre numéros de l'année 1986 s'articuleront autour de quatre grandes figures de notre Tradition, à savoir — et je les cite ici par ordre d'ancienneté et non par ordre de passage dans la revue, ce dernier n'ayant pas encore été déterminé — : Jacob Böhme, Fabre d'Olivet, Louis-Claude de Saint-Martin et Joseph de Maistre, choisis en raison de leurs éminentes qualités spirituelles, de l'exemplarité de leur existence et de l'importance initiatique de leurs travaux.

Nous espérons que cette formule intéressera nos lecteurs et il va de soi que si certains d'entre eux possèdent des documents ou des informations de nature à enrichir ces études, nous les accueillerons avec joie. Toutes communications, toutes suggestions, toutes collaborations seront les bienvenues.

Par ailleurs, il nous est agréable d'annoncer à nos lecteurs que nous mettons en chantier, pour 1988, un numéro spécial du centenaire.

Nous voulons croire que ces initiatives ne pourront que renforcer votre fidélité à l'Initiation.

Yves-Fred BOISSET